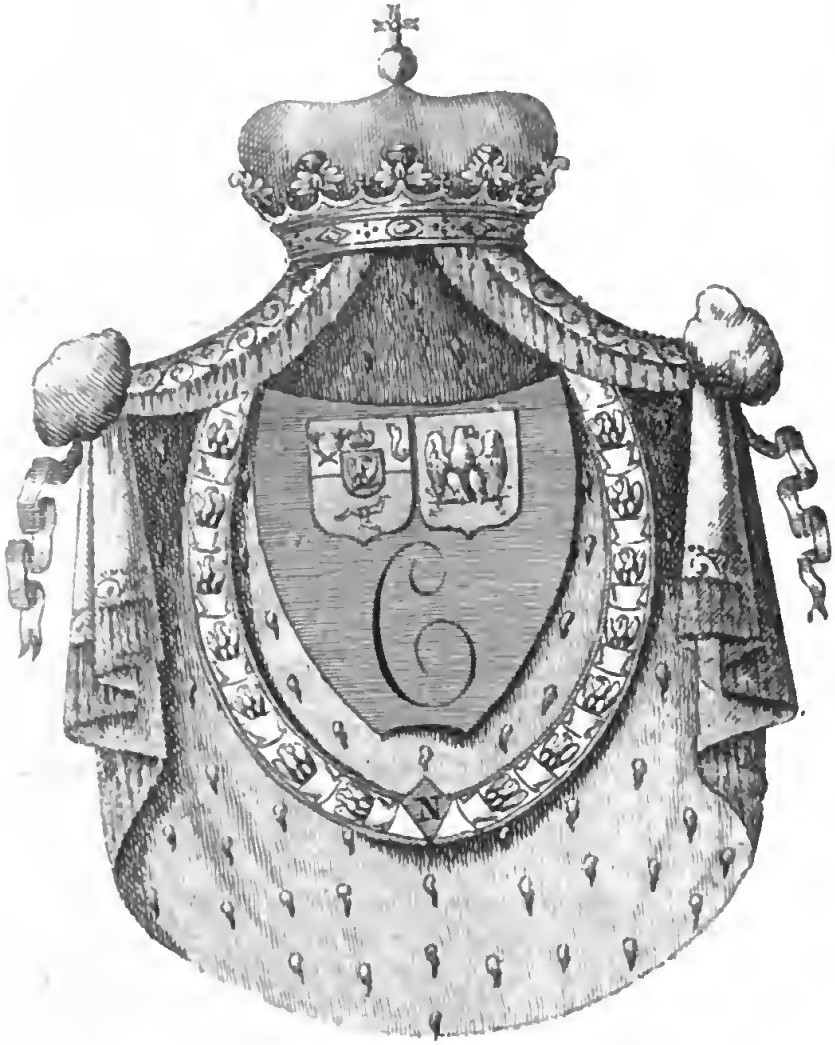
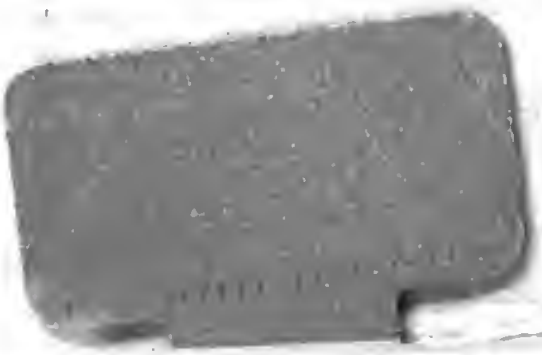
6





Palat. XLV. 6.

LE
FABULISTE
DES ENFANS.

On trouve chez le même libraire,

Le Mentor des Enfans, *in*-12. fig. rel. 3 l.

L'Ecole des jeunes Demoiselles, 2 vol. *in*-12. rel. 6

Le Moraliste de la Jeunesse, 2 vol. *in*-18. broch. 4

Recueil de Fables choisies, dans le goût de celles de *Lafontaine*, sur de petits airs et vaudevilles connus, notés à la fin, pour en faciliter le chant. *in*-24. rel. tr. d. 3

Recueil de Chansons morales, et d'emblêmes, sur de petits airs et vaudevilles connus, notés à la fin, pour en faciliter le chant, *in*-24. tr. d. 3

On trouve chez le même tous les livres d'Education et de Religion.

Frontispice

Ici les animaux ont chacun leur langage.
Enfans, ecoutez les avec attention.
Leurs discours n'offrent rien que d'utile et de sage;
Et souvent ils pourront vous servir de leçon.

BIBLIOTECA NAPOLI

LE FABULISTE DES ENFANS,

OU

FABLES NOUVELLES,

Pour servir à l'instruction et à l'amusement du premier âge, avec des notes propres à en faciliter l'intelligence.

Par l'abbé J. REYRE,

Auteur du Mentor des enfans et de l'École des jeunes demoiselles.

Quod munus Reipublicæ majus melius-ve offerre possumus, quàm si docemus atque erudimus juventutem?

Cic. *de Div.*

Quel plus grand service pouvons-nous rendre à la République, que d'instruire et de former la jeunesse?

AVEC CINQ GRAVURES.

A PARIS,

Chez ONFROY, lib., rue St.-Victor, n°. 3.

AN XI. — 1803.

PRÉFACE.

On a toujours regardé les Fables comme le moyen le plus propre à instruire les enfans, sans les rebuter. Les vérités qui échapperoient à leur intelligence, ou qui lasseroient bientôt leur attention, si elles leur étoient présentées sans ornement et sous une forme purement didactique, deviennent sensibles et amusantes pour eux, lorsqu'on a soin de les leur offrir sous le voile de l'apologue. Ils s'occupent d'abord de l'action dont on leur fait le récit; et pour peu que cette action soit intéressante et bien exposée, elle attache leur imagination et se grave dans leur mémoire. Quand ils l'ont bien retenue, le sens moral, qui en est le résultat, prend, pour ainsi dire, un corps à leurs yeux; et en se présentant à eux sous les images qu'ils

viennent de voir, il frappe plus vivement leur esprit, et y laisse des impressions plus profondes et plus durables.

C'est sans doute par cette raison, que lorsque le sage *Fénélon* vouloit rendre la vérité plus sensible au jeune prince qu'il élevoit, il avoit coutume de recourir à l'innocent artifice de l'apologue. C'est aussi pour cela, que tous les instituteurs, tous les pères et toutes les mères qui veulent former de bonne heure l'esprit et le cœur de leurs élèves ou de leurs enfans, s'empressent de leur faire lire et apprendre des Fables. Mais pour qu'elles pussent leur procurer les avantages que l'on s'en promet, il faudroit qu'il n'y eût rien dans ces Fables qui ne tendît à leur apprendre les vérités qu'ils ignorent, à les prémunir contre les dangers qui les menacent, à les corriger des défauts qu'ils ont, à leur inspirer les sentimens qu'ils doivent avoir, et à leur tracer les règles de conduite qu'ils ont à suivre dans l'âge et la situation où ils se trouvent. Or les Fables qu'on leur met entre les mains, sont-elles toujours

propres à produire en eux ces heureux effets ?

Ce n'est point à l'instruction de l'enfance qu'*Esope*, *Phèdre*, *Lafontaine* et les autres fabulistes anciens et modernes, ont consacré leurs veilles et leurs travaux, c'est à celle des personnes de tous les âges et de tous les états. La morale que renferment leurs apologues, est une morale générale qui s'adresse à tous les hommes. La philosophie qu'ils y enseignent par l'organe des animaux, est une philosophie universelle qui convient aux esprits même les plus éclairés. Le ton qui y règne, est assorti à l'objet qu'on s'y est proposé ; et comme pour mieux assurer le succès des leçons utiles qu'ils donnoient dans leurs Fables, nos fabulistes les plus célèbres, ont sur-tout cherché à les rendre dignes du suffrage des gens les plus instruits et les plus délicats, ils y ont déployé toutes les ressources du génie, toutes les finesses de l'art, tous les agrémens de la diction, toutes les graces du style.

C'est ce que l'on trouve en particulier dans les chefs-d'œuvre que nous a laissé l'inimitable *Lafontaine;* et ce sont ces chefs-d'œuvre qu'on a coutume de faire apprendre aux enfans, dès qu'ils sont en état de les lire. Mais outre que les maximes qu'on y enseigne, sont presque toujours étrangères à leur âge, et n'ont par conséquent rien qui puisse les intéresser, leur esprit est-il assez éclairé pour découvrir les beautés qu'on y trouve ? Leur intelligence même est-elle assez développée pour comprendre les leçons qu'elles renferment ?

Jugeons-en par la première Fable de *Lafontaine* dont on a l'usage d'orner leur mémoire, je veux dire celle de *la Cigale* et de *la Fourmi.* Rien n'est plus agréable et en même tems plus moral que cette Fable. Tout homme qui a l'esprit et le goût formé, est charmé, en la lisant, du naturel exquis, de l'élégante précision, du ton de gaîté qui y règne d'un bout à l'autre : il voit d'abord le but que le poète s'est proposé ; et quoique le sens moral ne soit

ni expliqué, ni même indiqué (1), il trouve dans l'ensemble de l'apologue, une leçon qui lui apprend à ne pas donner au plaisir le tems qu'une sage prévoyance devroit lui faire employer au travail et au soin de s'assurer des moyens de subsistance pour l'avenir. Mais les enfans qui ne savent rien et qui ne comprennent que ce qu'on leur explique bien clairement, ne découvrent rien de tout cela. Ils ne voient que la *Cigale*, que la *Fourmi*. Si

(1) Comme toutes les Fables de ce genre me paroissent devoir être inutiles aux enfans, je n'en ai mis aucune dans cet ouvrage, dont je n'aie expliqué le sens moral le plus clairement qu'il m'a été possible. Je sens même que je l'ai fait souvent trop longuement; mais j'ai cru devoir sacrifier les règles du bon goût à l'instruction de mes jeunes lecteurs: car c'est sur-tout en les instruisant qu'on doit se dire à soi-même: *brevis esse laboro; obscurus fio.* Si j'ai mis aussi quelquefois un peu trop de longueur dans mes récits, c'est que j'étois persuadé que les enfans étant naturellement curieux, ils aiment à savoir toutes les circonstances du fait qu'on leur rapporte.

leur esprit encore foible et borné, saisit ce qu'elles disent, il ne se doute seulement pas de ce qu'elles donnent à entendre ; et comme il est naturel qu'ils prennent les choses à la lettre, dans le persiflage de la Fourmi qui renvoie l'*emprunteuse*, en lui disant sèchement :

> Vous chantiez ! j'en suis bien aise :
> Eh bien, dansez maintenant

ils ne trouvent peut-être, contre l'intention de l'auteur, qu'une leçon d'égoïsme et de dureté, qui leur apprend à insulter au malheur, et à fermer leur cœur à la compassion.

On pourroit faire sur plusieurs autres Fables de notre *Esope* français, des observations qui donneroient à-peu-près le même résultat ; et c'est ce qui faisoit dire à un homme de beaucoup d'esprit, qu'il nous manquoit un livre d'éducation, et que ce livre étoit *les Fables de Lafontaine, mises à la portée des enfans*. Mais qui auroit la présomption d'entreprendre un pareil ouvrage ? Qui oseroit toucher à ces

chefs-d'œuvre consacrés en quelque sorte par l'admiration universelle, sans craindre de se rendre coupable d'une espèce de profanation?

Tout ce qu'on peut essayer, c'est de suppléer, autant qu'il est possible, à ce que n'a pas fait Lafontaine, et à ce que peut-être il n'auroit pas pu faire. Son génie étoit trop élevé, trop étendu, pour pouvoir se mettre à la portée de l'enfance, et se borner à lui donner des leçons. La nature l'avoit destiné à quelque chose de plus grand, de plus utile. Il étoit fait pour instruire les hommes de toutes les conditions et de tous les âges. C'étoit à lui qu'il appartenoit de cacher la philosophie la plus profonde sous les dehors les plus simples. C'est à lui qu'il étoit réservé de faire passer dans l'esprit les vérités les plus importantes, en paroissant ne vouloir qu'amuser l'imagination par d'agréables mensonges; et il ne falloit rien moins que le talent unique dont il étoit doué, pour remplir une si sublime destination. Mais il n'en est pas ainsi des dispositions

qu'exige l'instruction des enfans. Avec un esprit ordinaire, secondé par un zèle ardent pour le bien public, on peut faire des Fables qui leur soient utiles et même agréables. Il ne faut pour cela, que choisir des sujets qui les intéressent, enseigner une morale qui leur convienne, et l'exposer d'une manière qui ne soit point au-dessus de leur foible intelligence (1).

C'est ce que j'ai tâché de faire, en composant ce petit ouvrage. Pour le rendre plus intéressant à leurs yeux, dans les petites scènes que je leur présente, j'ai le plus souvent choisi pour acteurs des enfans de leur âge, ou les petits des animaux, qui ont quelque rapport de ressemblance avec eux. En les entendant parler, en les voyant agir, ils croiront se

(1) C'est à quoi je me suis sur-tout appliqué; mais comme j'ai été forcé quelquefois de me servir de certaines expressions dont les enfans ignorent le sens, j'ai eu soin de le leur expliquer dans des notes que les gens instruits trouveront peut-être minutieuses et superflues, mais qui m'ont paru nécessaires pour l'objet que je m'étois proposé.

trouver avec leurs égaux, et ils n'en seront que plus portés à profiter des leçons qu'ils en recevront. Ces leçons sont presque toujours assorties à leurs dispositions, à leurs besoins; et à l'exception de quelques Fables qui renferment des principes généraux, destinés à leur tracer la route qu'ils doivent suivre pendant toute leur vie, le sens moral de toutes les autres ne roule que sur les défauts auxquels ils sont sujets, que sur les écueils qu'ils doivent éviter, que sur les devoirs qu'ils ont à remplir pendant leur enfance; et comme il n'y a que la religion qui puisse nous rendre véritablement et solidement vertueux dans tous les âges, j'ai cru devoir employer deux Fables à leur en faire sentir la nécessité et les avantages.

A la vérité, l'une de ces Fables (1) et trois ou quatre autres, telles que celles de l'*honneur et de l'opulence*, *du roman et de l'historien*, *de la vertu et de la beauté*, qui sont de pures allégories, paroissent

(1) C'est celle qui est intitulée: *La Raison, la Religion et la Philosophie.*

peu proportionnées à la capacité des enfans; mais pour peu que leur conception soit aidée par les leçons de leurs instituteurs ou de leurs parens, ils viendront à bout d'en saisir le sens, et ils le retiendront d'autant mieux, qu'ils auront d'abord eu plus de peine à le comprendre. Quant au style, au lieu de chercher à le relever et à l'embellir par tous les agrémens dont il pouvoit être susceptible, je me suis uniquement appliqué à le rendre pur, correct, clair, facile et sur-tout naturel. Tout autre ornement m'auroit paru déplacé dans un ouvrage spécialement destiné à l'instruction du premier âge, et j'ai cru que pour parler à la nature, il ne convenoit pas d'emprunter le langage de l'art.

Voilà en peu de mots quelle est la matière, l'objet et le caractère des Fables que contient ce recueil. Les hommes de lettres et les lecteurs instruits n'y remarqueront ni les graces naïves qui font admirer celles de *Lafontaine*, ni l'heureuse invention qui distingue celles de *Lamothe*, ni l'élégante précision qui règne dans celles de

Richer, ni l'esprit sagement philosophique qu'on découvre dans celles d'*Aubert*, ni le naturel ingénieux et poli qui caractérise celles de *Florian ;* mais les enfans y trouveront un ton simple qui, en les leur rendant plus intelligibles, les mettra mieux à portée de profiter des salutaires maximes qu'elles renferment ; et c'est là ce que j'ai eu principalement en vue dans mon travail.

Lorsque je me suis déterminé à faire des Fables, je n'ai point prétendu aspirer au rang glorieux où les auteurs renommés dont je viens de parler, se sont élevés par la supériorité de leurs talens ; mais j'ai choisi la place qui convenoit à la foiblesse des miens. Ils sont les fabulistes des gens de lettres, des hommes éclairés, des esprits fins et délicats ; et moi je me suis borné à être *le Fabuliste des Enfans*. Leurs ouvrages les ont rendu célèbres dans la république des lettres ; le mien pourra, tout au plus, me rendre utile dans les familles, dans les colléges, dans les maisons d'éducation ; et c'est là tout le fruit

que je desire d'en retirer. Si mes souhaits s'accomplissent; si j'ai l'avantage d'inspirer l'amour de la sagesse et de la vertu à ceux pour qui j'ai travaillé, je me croirai assez bien partagé, et je me verrai sans peine privé de la gloire que procure l'éclat des talens, pourvu que je jouisse de la satisfaction qu'on trouve à faire le bien.

Il y a longtems que j'avois inséré quelques-unes de mes Fables dans un petit ouvrage que je donnai d'abord au public sous le titre d'*Ami des Enfans*, et qui fut ensuite réimprimé sous celui de *Mentor des Enfans*. Pour savoir l'impression que ces Fables avoient faite sur l'esprit de mes jeunes lecteurs, sans m'en dire l'auteur, je demandai à plusieurs d'entr'eux s'ils les avoient comprises et lues avec plaisir; et ils me répondirent tous affirmativement. Présumant, d'après cela, que cette manière de les instruire pourroit tout-à-la-fois leur être utile et les amuser, je me mis à composer de nouvelles Fables; et lorsque j'en ai eu une quantité suffisante, j'ai cru devoir les réunir toutes pour en

former un petit volume qui servît comme de *vade mecum* aux enfans ; et c'est ce volume que j'offre aujourd'hui au public.

Peut-être quelques lecteurs seront d'abord étonnés d'y trouver une trentaine de Fables qu'on voit dans le *Fablier de la jeunesse et de l'enfance*, publié l'année dernière, par un professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale de Lyon ; mais leur étonnement cessera, lorsqu'ils sauront que ce professeur les avoit tirées lui-même des deux ouvrages dont j'ai parlé ci-dessus, et ils ne seront plus tentés de m'accuser de plagiat : ils verront au contraire qu'en insérant ces trente Fables dans ce volume, je n'ai fait que me remettre en possession de mon propre bien dont on s'étoit emparé sans mon consentement ; et s'ils sont encore surpris de quelque chose, ce sera de voir que M. B*** étant si riche de son propre fonds, il ait eu recours aux productions des autres, pour former son recueil de Fables. Les trois ou quatre de sa composition qui se trouvent dans son *Fablier*, prouveroient seules que pour en

faire de préférables à celles de bien d'autres, et sur-tout aux miennes, il n'auroit eu qu'à le vouloir. Mais apparemment il s'est trop défié de ses forces, comme j'ai peut-être trop compté sur les miennes. Si cela est, comme j'ai sujet de le craindre, j'espère du moins que mon zèle et mes intentions rendront mon erreur excusable et me la feront pardonner.

La Mère et l'Enfant malade.

Fable

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

LE FABULISTE DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Mère et l'Enfant malade.

Fanfan étoit malade, il falloit le guérir;
Mais c'étoit par malheur, un petit volontaire,
Qui n'avoit coutume de faire
Que ce qui lui faisoit plaisir;
Et le remède salutaire
Que pour chasser la fièvre, on lui devoit offrir,
N'étoit guère fait pour lui plaire:
C'étoit une amère boisson (1);

(1) C'est-à-dire, une médecine.

Et le drôle eût bien mieux aimé quelque bonbon.
Aussi dès qu'il la vit paroître,
Prévoyant bien ce qu'elle pouvoit être,
Il se mit à pleurer; puis il la rebuta,
Et de dépit enfin par terre il la jetta.
Sa mère alors, sa tendre mère
Qui pleuroit aussi, sentit bien
Qu'il falloit recourir à quelque heureuse adresse;
Et voici quel fut le moyen
Que lui suggéra sa tendresse.
De la boisson amère elle ne dit plus rien;
Mais mettant à-la-fois plusieurs drogues en poudre,
Dans des œufs et du sucre elle les fait dissoudre,
Y joint de la farine, en forme un vrai biscuit.
Quand il est bien doré, bien cuit,
De son lutin elle s'approche;
Et feignant de tirer un bonbon de sa poche,
Tiens, dit-elle, mon bon ami:
Si tu n'as pas voulu prendre la médecine,
Tu prendras bien du moins ceci!
C'est un biscuit. Tiens, vois comme il a bonne mine!
Aussitôt le petit madré (1)
Du coin de l'œil, avec soin l'examine,
Et voyant le dessus qu'on avoit bien sucré,
Eh bien, puisqu'il le faut, dit-il, je le prendrai.
Il le prit en effet sans nulle répugnance:

(1) Le petit rusé.

Il eut pendant trois jours la même complaisance ;
Et sans qu'il s'en doutât, en se purgeant ainsi,
Le malade dans peu se trouva rétabli.

Comme sa tendre et sage mère,
Je voudrois, mes enfans, sans prendre un ton sévère,
Vous corriger de vos défauts.
Les Fables où je tâche et d'instruire et de plaire,
Sont comme les biscuits qu'elle crut devoir faire,
Pour allécher son fils et pour guérir ses maux.

II. *Les deux Bateliers.*

Sur un fleuve grossi par les eaux de la pluie,
Deux bateliers de compagnie,
Conduisoient chacun leur bateau.
Dans son métier encor novice,
L'un ne connoissoit guère l'eau;
Mais l'autre, vieux routier, par un long exercice,
Avoit si bien appris tous les chemins du port,
Qu'il arrivoit toujours sans mauvaise aventure.
L'un et l'autre alloient bien d'abord:
Leur marche étoit tranquille et sûre:
Lorsqu'ils virent de loin élevé sur les flots,
Un pont dont il falloit traverser les arceaux.
Le pas étoit fort difficile,
Et demandoit un homme habile.
Notre vieux batelier, le sentit, et soudain
Craignant pour son novice un accident tragique,
Holà! lui cria-t-il, allons bien bride en main (1).
C'est ici le moment critique.
Si tu manques le fil de l'eau,
Je ne réponds pas de ta barque:
Il y va même de ta peau,
Et tu pourrois fort bien aller trouver la Parque (2).

(1) Soyons bien attentifs.

(2) Tu pourrois bien périr. Les Parques, selon la Fable, tenoient en leurs mains le fil qui composoit le tissu

Fais donc si bien la guerre à l'œil (1),
Et conduis si bien ta nacelle,
Que tu ne m'ailles pas faire prendre le deuil.
Peste! dit le jeune homme à légère cervelle (2),
Vous vous y prenez bien de loin!
Je crois que vous rêvez. Et qu'est-il donc besoin
De régler déja notre marche?
Lorsque nous serons près de l'arche,
N'y serons-nous donc pas à tems?
Non, morgué, répondit le vieillard en colère.
Tout dépend des momens présens.
Je connois ce pays; je sais ce qu'il faut faire.
A ce que je te dis tu peux donc te fier.
Son avis en effet étoit fort salutaire.
Mais notre jeune téméraire
Le laisse pester et crier;
Et sans prendre aucune mesure,
Au gré des vents, au gré des flots,
Il vous laisse voguer sa barque à l'aventure,
Jusqu'à ce qu'il arrive enfin près des arceaux.
Alors menacé du naufrage,
Il veut exécuter les conseils du vieillard.
Il fait force de bras, il met tout en usage;
Mais c'étoit s'y prendre trop tard.
Le courant par sa violence,

de la vie des hommes, et lorsqu'elles le coupoient, ils mouroient.

(1) Tiens-toi si bien sur tes gardes.

(2) Qui avoit l'esprit léger.

L'entraîne droit vers l'éperon (1),
Et pour prix de son imprudence,
Il passe de sa barque en celle de CARON (2).

Dans la carrière de la vie,
Craignez le triste sort du jeune batelier.
Quand on commence mal, le mal se fortifie,
Et rien à ses progrès ne peut remédier.

(1) Ouvrage de maçonnerie terminé en pointe, et placé entre les arches des ponts.

(2) CARON, selon la Fable, étoit chargé de passer dans sa barque les morts qui traversoient le Stix, pour se rendre aux enfers.

III. *Le Chêne et l'Arbrisseau.*

Après avoir appris sa leçon de grammaire,
Un jeune enfant avec son père,
Se promenoit dans un jardin,
Lorsqu'ils trouvèrent en chemin,
Un arbrisseau dont la tempête
Avoit courbé la tige et fait plier la tête.
Le père qui toujours à son cher jouvenceau
Se plaisoit à donner quelque avis salutaire,
Voyez-vous, lui dit-il, mon fils, cet arbrisseau!
Il étoit droit, il fait à présent le berceau:
Allez le rétablir dans sa forme première.
Volontiers, papa, dit l'enfant.
Aussitôt il le prend, et sans beaucoup de peine,
Il le redresse au même instant.
Fort bien, dit le Mentor (1); mais regardez ce chêne
Que son poids vers le sol entraîne:
Quoique déja fort avancé,
Il auroit bien besoin d'être un peu redressé.
Allez, allez aussi lui rendre ce service.
Oh! oh! dit l'enfant en riant,

(1) Le père qui servoit de MENTOR, c'est-à-dire, d'instituteur à son fils. On donne le nom de MENTOR à ceux qui sont chargés de conduire les enfans, parce que MINERVE, sous le nom de MENTOR, servit de guide au jeune TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse.

Papa, pour moi quel exercice!
Je le tenterois vainement ;
Mon bras est un peu trop novice.
Je me serois chargé de la commission,
Lorsque cet arbre étoit encor dans son enfance;
Mais de le redresser ce n'est plus la saison,
Et les bras même de SAMSON
Ne vaincroient pas sa résistance.
Oui, mon fils, vous avez raison,
Reprit alors le père, et cette expérience
Pour vous doit être une leçon.

Ces deux arbres sont notre image.
Nos penchans vicieux, pendant le premier âge,
Sont faciles à corriger ;
Mais on ne peut plus les changer,
Lorsqu'ils sont raffermis par le tems et l'usage.

IV. *Le Philosophe et le Paysan.*

Chaque homme a, dit-on, sa manie.
Un sage de l'antiquité,
Jadis dans la Grèce vanté
Avoit la sienne aussi : c'étoit l'astrologie (1).
Oubliant les leçons de la philosophie
Qui s'applique sur-tout à régler notre cœur,
Et nous apprend que le bonheur
Est le fruit d'une bonne vie,
Dans les astres il le cherchoit,
Et croyoit que leur cours qui sans cesse varie,
Nous l'ôtoit, ou nous le donnoit.
Un jour qu'il étoit en voyage,
Il avoit, selon son usage,
Les yeux levés au ciel, se promettant de voir
Les arrêts du destin dans la céleste voûte.
Mais loin de réussir au gré de son espoir,
Dans un bourbier profond qu'il trouva sur sa route,
Comme un sot, il se laissa cheoir.
Un paysan le vit, lorsqu'il fit la culbute ;
Et comme le manant savoit
Le travers que notre homme avoit,
Il se mit aussitôt à rire de sa chute;

(1) Science chimérique, par le secours de laquelle on prétendoit lire les secrets de l'avenir dans les astres.

Puis il lui dit d'un ton malin :
Il faut que vous soyez et bien sot, et bien vain!
Quoi! vous vous occupez à contempler les nues;
Vous voulez découvrir des choses inconnues;
Et vous ne voyez même pas
Ce qui se trouve sous vos pas!
Pour moi, je n'oserois porter si loin mes vues;
Je ne suis comme vous, ni sage, ni devin;
Je ne veux point sonder les secrets du destin.
Mais voici mon avis : savoir se bien conduire,
C'est le premier secret dont l'homme doit s'instruire.
Le sage, sans cela, n'est sage que de nom.
Le paysan avoit raison.

V. *Le Père, le Jeune homme et le Cheval.*

Pour complaire à son fils, un riche financier
Lui fit un jour présent d'un superbe coursier,
Qui dressé par les soins d'un écuyer habile,
Malgré son naturel ardent,
Etoit devenu doux, tranquille,
Et sur-tout bien obéissant.
Aussi lorsque ce tendre père
A son fils vint le présenter,
Mon enfant, lui dit-il, vous pouvez le monter,
Sans craindre aucun écart : pour l'empêcher d'en faire,
J'ai d'abord eu grand soin de le faire dompter.
Mais comme il pourroit bien se laisser emporter
Par l'ardeur de son caractère,
Pour en être plus sûr, tenez bien bridé en main
Le jeune homme suivit cet avis salutaire;
Et son coursier fougueux, contenu par le frein,
Ne fit pas la moindre incartade.
Mais un jour qu'à la promenade
Sans bride, il osa le mener,
Sentant que l'on avoit cessé de le gêner,
Le cheval bondit, caracolle,
Regimbe, fait la cabriole,
Et se met à courir tout à travers les champs.
Le jeune homme perdant la tête,
Cria d'abord ; arrête, arrête ;

Mais ses cris furent impuissans :
Le cheval fit toujours les mêmes mouvemens,
Et notre cavalier fit enfin la culbute.
Aussitôt qu'il se fut relevé de sa chute,
Il vint à la maison conter son piteux cas (1).
Cet accident m'afflige, et ne me surprend pas,
Lui dit en l'entendant, son tendre et sage père,
Qui saisit cette occasion,
Pour donner à son fils une utile leçon.
Votre cheval n'a fait que ce qu'il devoit faire.
Dès que vous n'aviez rien qui pût le contenir,
Il devoit librement suivre son caractère,
Et ne chercher que son plaisir.
L'homme lui-même agit ainsi pour l'ordinaire,
Lorsqu'il est dépourvu du secours salutaire
Qu'on trouve dans le frein de la religion.
Alors, n'étant guidé que par la passion,
Il n'a plus qu'un seul but; c'est de se satisfaire.
Pour le porter au bien et l'éloigner du mal,
Ce frein à notre cœur est aussi nécessaire,
Que la bride l'est au cheval.

(1) Son malheur.

VI. *L'Opulence et l'Honneur.*

Pauvre, mal mis et tout crotté,
Avec sa sœur la Probité (1),
L'Honneur dans un lieu solitaire,
Se promenoit pour se distraire,
Lorsque dans un grand char doré,
Dont le cocher s'étoit par hasard égaré,
Il vit tout-à-coup l'Opulence
Qu'accompagnoient le luxe et la magnificence.
La dame à qui l'Honneur n'étoit pas inconnu,
Et qui souvent chez elle autrefois l'avoit vu,
Voulut renouveller d'abord la connoissance,
S'imaginant avec raison,
Qu'elle s'honoreroit par cette liaison.
Elle ne craint donc pas de faire les avances,
Et sur le sort du malheureux
Faisant de grandes doléances,
Elle lui dit d'un ton piteux :
Quoi ! c'est vous que je trouve en proie à la misère !
Vous qui devriez briller dans un rang glorieux,
Vous languissez dans la poussière !
J'ai peine à concevoir l'état où je vous vois.
Mais montez sur ce char, et venez avec moi :

(1) On dit que la PROBITÉ est sœur de L'HONNEUR, parce que le véritable honneur consiste à être honnête homme et à avoir de la probité.

Je saurai du destin réparer l'injustice,
Et vous faire éprouver un heureux changement.
Je sens, lui dit l'Honneur, tout le prix du service
Que vous daignez m'offrir si généreusement.
Avec un vif empressement,
Je devrois l'accepter, ce semble;
Mais il faut du public craindre les jugemens;
Et ce public malin dit depuis quelque tems,
Que nous ne pouvons guère aller tous deux ensemble.
Or j'aime mieux rester à pied,
Que d'être dans un char, et me voir décrié.

VII. *Les Oranges.*

Un habitant des bords du Tage (1)
Avoit un fils que sa douceur,
Son esprit, sa beauté, son aimable candeur
Rendoient le phénix (2) de son âge.
Mais il fréquentoit par malheur,
Des amis dont l'exemple et l'entretien peu sage,
Auroient pu corrompre son cœur.
Le père en fut instruit, et vit avec douleur,
Le risque que couroient ses mœurs, son innocence.
Il lui donne d'abord les plus sages avis,
Lui peint les maux que peut causer son imprudence,
Et l'exhorte à quitter ces compagnons chéris.
Mais pourquoi, dit l'enfant, faut-il que je les quitte !
Papa, vous pensez trop mal d'eux :
Ils sont sages et vertueux ;
Et s'ils ne l'étoient pas, par ma sage conduite,
Je saurois bien les corriger.
Le père qui sentit encor mieux le danger
Où l'exposoit sa confiance,
Feint d'être rassuré, garde un profond silence ;

(1) Fleuve de Portugal.
(2) C'est-à-dire, l'enfant le plus parfait.

Mais tandis que l'enfant étoit loin du logis,
Il remplit un panier d'oranges bien choisies,
En mêle tout au plus, deux ou trois de pourries,
Et fait à son retour, ce présent à son fils.
Le marmot empressé, le prend, le considère ;
Mais à peine a-t-il vu ; — Qu'avez-vous fait, mon père!
Quoi! parmi des fruits sains, mêler des fruits gâtés!
— Ne craignez rien, mon fils, laissez-moi faire.
Des bons la vertu salutaire
Corrigera bientôt ceux qui sont infectés.
— Ah! je prévois tout le contraire.
Ceux qui sont corrompus, corrompront tous les bons.
— Ne craignez rien, vous dis-je, ou du moins attendons;
Et pour pouvoir juger qui de nous prend le change,
Laissons ces fruits mêlés; ensuite nous verrons
Ce qu'aura produit ce mélange.
Le fils consent à tout : on ferme le panier.
Cinq ou six jours après, on en fait l'ouverture.
Mais ce n'étoit hélas! qu'un tas de pourriture.
Je l'avois bien prévu, dit alors l'écolier!
Papa, pourquoi ne pas vous rendre
A l'avis que je proposois!
Et vous, mon fils, reprit le père tendre,

Pourquoi si longtems vous défendre
Des conseils que je vous donnois,
Lorsque je m'attachois à vous faire comprendre
Que si vous fréquentiez des amis vicieux,
Vous le seriez bientôt comme eux!
Ces fruits de ce malheur vous présentent l'image:
Les mauvais ont gâté les bons.
Puissent-ils vous rendre plus sage!
Puissent-ils vous apprendre à fuir les liaisons
Qui pourroient de vos mœurs corrompre l'innocence!
L'enfant fit son profit de cette remontrance.
Convaincu du danger, il ne le brava plus,
Et quitta pour toujours les amis dissolus
Qui l'auroient tôt ou tard entraîné dans l'abîme.

C'est pour vous, jeunes gens, que j'ai fait ce récit.
Que cette importante maxime,
Toujours présente à votre esprit,
Dans le choix des amis en tout tems vous dirige:
Le commerce des bons rarement nous corrige;
Mais celui des méchans toujours nous pervertit.

VIII. *Le jeune Rat et le Chat.*

Nouvel habitant de ce monde,
Ignorant le mal et le bien,
Ou plutôt ne sachant encore rien de rien,
Un jeune rat de sa niche profonde (1)
Etoit sorti pour la première fois.
Il trouva par hasard, tout en faisant sa ronde,
Un chat perfide et fin matois,
Qui déja dans mainte bataille,
Contre le peuple ronge-maille (2),
Avoit fait cent divers exploits.
Le raton point ne s'en défie.
Eh! qui s'en seroit défié!
A voir sa feinte modestie;
A voir son air sanctifié
Et son maintien de chate-mite (3),
Vous l'eussiez pris pour un hermite,
Vous l'eussiez béatifié.
Ainsi pensa du moins notre jeune novice.
Oh! l'aimable animal, dit-il en son jargon!
Qu'il a l'air doux, qu'il a l'air bon!
Il faut qu'avec lui je m'unisse:
Je ne saurois trouver un plus fidèle ami.

(1) De son nid.

(2) Nom qu'on donne aux rats, parce qu'ils rongent le linge.

(3) Doux, paisible.

A ces mots, le jeune étourdi
S'approche du vieux chat; mais le saint hypocrite,
Aux regards doucereux, à la face bénite (1),
Prend un air, un maintien nouveau,
Se jette sur raton, et n'en fait qu'un morceau.

Gardez-vous de juger des gens par l'apparence.
Sous les dehors de la vertu,
Le libertin souvent cache un cœur corrompu.
Sans avoir de ses mœurs la moindre connoissance;
Si vous osez le mettre au rang de vos amis,
Enfans, comme raton, vous vous trouverez pris.

(1) Qui avoit l'air doucereux et la face bénite.

IX. *La vieille Vache et le Bouvier.*

Une vache que la tristesse
Accabloit et minoit bien plus que la vieillesse,
Au bouvier en ces mots exprimoit sa douleur :
Pour moi, c'en est donc fait, il n'est plus de bonheur !
Hélas! jadis mon sort étoit digne d'envie.
On se plaisoit à me soigner,
On me menoit à la prairie :
Souvent même pour m'épargner
La peine de chercher ma vie,
Au milieu de mon écurie,
On avoit soin de m'apporter
Des faix d'herbe fraîche et choisie.
Chacun me traitoit en amie.
La laitière sur-tout venoit me visiter,
Et j'étois sa vache chérie.
Mais depuis quelque tems, reléguée en un coin,
L'on me dédaigne, l'on m'oublie ;
Et seulement de loin en loin,
On me donne en passant, un peu de mauvais foin.
J'ai cependant servi mon maître,
Sans me vanter, aussi bien qu'il pût l'être.
J'ai labouré, j'ai fait les plus rudes travaux ;
J'ai porté dix ou douze veaux,
Et par mon lait, à la laitière
J'ai procuré nombre d'écus.

Pourquoi donc ne la vois-je plus,
Moi qui lui fus jadis si chère!
Pourquoi me traite-t-on si mal!
Pourquoi, dit le bouvier! Eh! mon pauvre animal,
La raison en est assez claire:
C'est que l'on ne peut plus te traire;
C'est que tu ne peux plus donner ni veaux, ni lait.
Le rustre avoit raison: sa réponse est un trait
Qui seul des faux amis nous peint le caractère.
Tant qu'on peut les servir, les aider, ou leur plaire,
Ils sont attentifs, généreux;
Mais pour leur intérêt ne peut-on plus rien faire!
Que l'on n'attende plus rien d'eux.

X. *Le vieux Papillon et le jeune.*

Fuyez, mon fils, fuyez loin de cette chandelle,
Disoit à son cher nourrisson
Un vieux routier de papillon.
Si vous vous approchez trop d'elle,
Sa flamme sûrement un jour
Vous jouera quelque mauvais tour.
Elle est plus à craindre que belle;
Et par une épreuve cruelle,
A votre âge, j'appris qu'on doit la redouter.
Pour avoir voulu m'y frotter,
Je m'y brûlai le bout de l'aile,
Et je fus fort heureux de ne pas y rester.
Fuyez-la donc, vous dis-je, avec un soin extrême.
Le jeune papillon promit de l'éviter.
Mais pourquoi donc, disoit-il en lui-même,
Me tant recommander de craindre ce flambeau!
Il est si brillant et si beau!
Les vieilles gens sont trop timides.
Un nain leur paroît un géant;
Un petit moucheron leur est un éléphant.
Si l'on vouloit les croire et les prendre pour guides,
Il faudroit toujours craindre et ne jamais bouger.
Voyons donc si l'ardeur de cette flamme est telle,
Que l'on ne puisse pas l'approcher sans danger,

Et mettons-nous nous-même en état d'en juger.
Après ce beau propos, autour de la chandelle,
Notre papillonneau se met à voltiger.
Il n'y ressent d'abord qu'une chaleur flatteuse,
Qui n'est hélas! pour lui qu'une amorce trompeuse.
De plus près il veut la sentir:
La flamme par sa violence,
Dans un moment le fait périr.

Jeunesse sans expérience,
Apprenez de ce papillon,
Les maux que peut causer la désobéissance;
Et que son triste sort vous serve de leçon.

XI. *Les Paquets de poison.*

Sous les yeux et la main de ses jeunes enfans,
Un père des plus imprudens,
Laissoit, soit par oubli, soit par insouciance,
Des contes, des romans, des livres dangereux
Qui pouvoient, en flattant leur esprit curieux,
De leur cœur encor pur corrompre l'innocence.
Un ami sage et vertueux,
S'apperçut de son imprudence,
Et ne put la voir sans gémir;
Mais craignant de l'en avertir,
Voici quel fut le stratagême
Dont il crut devoir se servir,
Pour qu'il s'en apperçût lui-même.
Notre père imprudent chez lui devoit venir.
Or avant qu'il parût, son ami charitable
Voulant lui faire la leçon,
Dans sa salle, étala sur une grande table,
Différens paquets de poison,
Qui tous avoient leur étiquette.
Cela fait, l'homme vient, et dès qu'il voit le nom
De ces poisons mortels, une frayeur secrette
Le saisit, mais bientôt plein d'indignation,
Quoi! mon ami, dit-il avec émotion,
Vous êtes père de famille;
Vous avez un fils, une fille;
Et vous leur laissez sous la main,

Ce qui, par une erreur à leur âge ordinaire,
Peut porter la mort dans leur sein !
Vous voulez donc, cruel ! être leur assassin !
Ah ! j'ai tort, j'en conviens, je suis un téméraire,
Dit alors l'ami vertueux.
Mais comme moi, vous êtes père,
Vous avez des enfans ; or en ami sincère,
Je dois vous avertir, par intérêt pour eux,
Que les livres licencieux
Qu'à leurs regards vous auriez dû soustraire,
Et qu'ils ont cependant sans cesse sous les yeux,
Sont de tous les poisons le plus pernicieux.
Les autres détruisant notre frêle existence,
Souvent ne mettent fin qu'à des jours malheureux ;
Celui-ci corrompant les mœurs et l'innocence,
Nous ravit ce que l'homme a de plus précieux.

XII. *La Modestie, la Pudeur et le Voyageur.*

La Modestie et la Pudeur
Qui, comme l'on sait, est sa sœur (1),
En s'en allant de compagnie,
Rencontrèrent un voyageur
Dont l'une et l'autre étoit chérie.
Touché de la vive douleur
Qui sur leur front étoit empreinte,
Notre homme sur leur sort eut d'abord quelque crainte.
Qu'avez-vous, leur dit-il ! de quelque grand malheur
Seriez-vous les tristes victimes !
Nous sommes dans un tems de crimes:
On ne respecte hélas ! plus rien ;
Et les méchans pourroient fort bien
Avoir porté l'excès jusqu'à vous faire outrage.
Pourquoi vous vois-je ici ! parlez :
Pourquoi faites-vous ce voyage !
Dites-moi donc où vous allez.
Nous nous réfugions, disent les voyageuses,

(1) On donne la MODESTIE pour sœur à la PUDEUR, parce que ces deux vertus sont comme inséparables, et ne vont guère l'une sans l'autre. C'est ce que les jeunes personnes ne doivent jamais oublier.

Dans quelque lieu secret, dans quelque obscur hameau,
Où nous puissions trouver des ames vertueuses.
— Quoi! vous quittez la ville, un théâtre si beau,
Où tout ce qu'on trouvoit et d'honnête et de sage,
Se plaisoit à vous rendre hommage!
Eh! que vous est-il donc arrivé de nouveau!
— Les femmes nous en ont bannies.
— Parlez-vous sérieusement!
Elles étoient jadis vos meilleures amies.
— Oui, mais tout change, et maintenant,
Elles se font honneur d'être nos ennemies.
— Vous m'étonnez étrangement.
Si vous ne le disiez, je ne pourrois le croire;
Car c'est vous qui faisiez leur gloire;
C'est en vous qu'on trouvoit leur plus bel ornement.
Mais ne vous livrez pas au découragement,
Et n'allez pas chercher un autre domicile.
Revenez, croyez-moi, revenez à la ville,
Où chacun vous estime au moins secrettement.
Bien qu'il soit corrompu, le monde est équitable:
Il condamne le mal qu'il semble autoriser;
Et lorsque l'on en vient jusqu'à vous mépriser,
A ses yeux on est méprisable.

XIII. *La Vigne et le Vigneron.*

La vigne se plaignoit un jour au vigneron,
De ce qu'il lui coupoit maint et maint rejetton,
Dont le feuillage épais et le bois inutile,
Loin de la rendre plus fertile,
Epuisoient en vain sa vigueur.
Eh! pourquoi donc, lui disoit-elle,
Me traitez-vous avec tant de rigueur!
Pour mon bien vous montrez du zèle;
Je suis l'objet de vos sueurs;
Vous m'aimez; cependant vous m'arrachez des pleurs (1).
L'amour est-il donc si sévère!
Non, répondit le vigneron;
Mais si vous pénétriez dans mon intention,
Vous verriez que le mal que je semble vous faire,
N'a pour objet que votre bien.
Si je ne coupois pas tout ce bois inutile,
Vous ne seriez bientôt qu'une plante stérile,
Et vous ne produiriez plus rien.
Au lieu qu'en vous taillant, je vous rends plus fertile,
Et de Bacchus (2) sur vous j'attire les faveurs.

(1) On dit que la vigne pleure, quand elle a été fraîchement taillée, et qu'il en dégoute de l'eau.
(2) Dieu du vin, selon la Fable.

C'est à vous, jeunes gens, que ma Fable s'adresse.
Connoissez à ces traits, l'amour et la sagesse
De ceux qui veillent sur vos mœurs.
S'ils vous font quelquefois éprouver leurs rigueurs,
Ce n'est pas que pour vous ils manquent de tendresse :
Ils cherchent seulement à vous rendre meilleurs.

XIV. *L'Enfant et les Marrons d'Inde.*

L'IGNORANCE, dit-on, est mère de l'erreur,
Et l'erreur à son tour, produit mainte sottise.
Pour en convaincre le lecteur,
Je vais d'un jeune enfant lui citer la méprise.
Bien qu'il eût l'esprit pénétrant,
Cet enfant étoit ignorant,
Comme on l'est toujours à son âge.
Un jour qu'avec son maître, homme prudent et sage,
Par les champs il alloit errant,
Il entra dans une avenue
Dont la beauté charmoit la vue,
Et que de tout côté bordoient des marroniers
D'une espèce pour lui jusqu'alors inconnue.
Ce n'étoit pas de ceux dont les sucs nourriciers
Forment dans nos climats, un fruit doux, salutaire;
Mais de ceux que l'Inde produit,
Et qui ne rapportent qu'un fruit
Dont la chair est toujours amère.
Le sol étoit couvert de ces mauvais marrons;
Et comme ils ressembloient aux bons,
L'enfant les jugea tels. Transporté d'allégresse
Bon, bon! dit-il: voici de quoi me régaler!
Oh! que de beaux marrons! A ces mots, il s'empresse

D'en prendre quelques-uns et de les bien peler.
Son précepteur le vit; mais il le laissa faire,
Imaginant avec raison,
Que son erreur pour lui seroit une leçon.
L'écolier en effet croyant se satisfaire,
Sur un des marrons met la dent;
Mais comme il sent d'abord son amertume extrême,
Suivant de son dépit le premier mouvement,
Il le jette en le maudissant.
Puis tout confus, il dit en rentrant en lui-même:
Oh! comme j'étois dans l'erreur!
Quand j'ai vu de ce fruit la forme et la couleur,
J'ai compté que son goût auroit de quoi me plaire;
Et je viens d'éprouver hélas! tout le contraire.
L'apparence n'est donc qu'un indice trompeur!
Vous raisonnez au mieux, lui dit alors son maître;
Mais aux hommes sur-tout votre réflexion
Pourroit bien s'appliquer avec juste raison.
Ils ne sont pas toujours tels qu'ils paroissent être,
Et par de beaux dehors ils font illusion.
Pour s'unir avec eux, il faut les bien connoître;
Et si l'on ne prend pas cette précaution,
Dans un ami souvent on ne trouve qu'un traître.

XV. *L'Enfant qui fait le malade.*

Certain jeune écolier, l'idole de sa mère,
Et partant, un peu volontaire;
Avoit un jour quitté la gênante prison (1),
Où le retenoit *Appollon* (2),
Pour venir au logis passer un jour de fête.
Comme il s'y trouvoit bien, il se mit dans la tête
De prolonger le tems qu'il devoit y rester.
Il falloit un prétexte: il sut bien l'inventer.
Un écolier toujours a maladie en poche.
Il fait donc le malade, et lorsque l'heure approche,
Où du logis il faut partir,
Ah! dit-il en criant, maman, quelle colique!
Quelle douleur diabolique!
Oh! ciel! qu'elle me fait souffrir!
A ces mots, il verse des larmes,
Quoiqu'il n'ait d'autre mal que de se bien porter
Aussitôt la mère en alarmes,
Mande les médecins, les veut tous consulter.
La faculté paroît, interroge, examine;
Chacun fait sa longue oraison,

(1) C'est-à-dire la pension où on l'avoit mis pour faire ses études.

(2) Dieu des sciences et des arts, selon la Fable.

Et bien que le pouls soit fort bon,
Pour l'honneur de la médecine,
On conclut d'une voix à la purgation.
Dès qu'on a préparé la boisson dégoûtante,
A notre drôle on la présente:
Il la voit, il la sent; mais à la seule odeur,
Il détourne la tête, il crie, il se désole,
Et rejette en pleurant cette amère liqueur.
La mère au désespoir, l'exhorte, le console:
Elle fait apporter la boîte des bonbons;
Et pour lui déguiser l'odeur médicinale,
Lui présente biscuits, massepains, macarons.
Notre cadet les goûte; ensuite il les avale;
Puis dit qu'il en est soulagé,
Et que plus il en a mangé,
Moins il sent l'atteinte cruelle
Du mal qui lui causoit de si vives douleurs.
La maman, à cette nouvelle,
Bannit la médecine avec tous ses docteurs:
Fière d'avoir trouvé ce nouvel antidote,
Au poupon elle n'en fait faute;
Et pour avoir plus de douceurs,
L'enfant fait tant qu'il peut, durer la maladie.
Mais il fallut enfin finir la comédie.
Le père, vieux routier, non des plus complaisans,
Voit le malade, l'examine,
Et comprend d'abord à sa mine,
Que pour déraciner son mal en peu de tems,

Il falloit employer remède d'autre espèce,
Et chasser d'abord la paresse.
Que monsieur parte, et qu'aussitôt
On exige de lui les leçons et le thême.
Monsieur part, sans dire le mot,
Se contentant de pester en lui-même,
De ce qu'on dérangeoit son aimable système;
Mais s'ennuyant bientôt du thême et des leçons,
Et voulant rattraper encor quelques bonbons,
Il revient à son jeu comique,
Et ressuscite la colique.
Mais le papa sévère, au lieu de macarons,
Ne lui fait présenter que de fades bouillons,
Ecarte loin de lui sa trop crédule mère,
Et lui donne en sa place, un gouverneur austère.
Pour cette fois, le remède opéra.
Ne trouvant plus son compte à cette tromperie,
L'écolier fut bientôt las de la maladie:
Du soir au lendemain la colique cessa,
Et la mère comprit qu'une rigueur prudente
Qui sait, quand il le faut, corriger les enfans,
Vaut mieux que la douceur, qui trop condescendante,
Entretient leurs défauts par ses ménagemens.

XVI. *Le Pommier et le Poirier.*

Voyez-vous, disoit un pommier
Aux arbres de son voisinage,
Quand le fruit sous son poids le forçoit à plier,
Voyez-vous comme on vient ici me rendre hommage!
Je vois arriver tour-à-tour
Le maître du jardin, ainsi que la maîtresse :
Enfans et valets, tout s'empresse,
Soir et matin à me faire la cour.
Il n'est, ma foi, rien tel que la richesse,
Pour avoir grand nombre d'amis.
Voisin, je suis de votre avis,
Lui dit un vieux poirier; mais attendez, de grace,
Qu'à l'hiver l'automne ait fait place;
Et de cette amitié vous connoîtrez le prix.
La réflexion étoit bonne :
Car dès qu'on eut cueilli le fruit,
Adieu; maître, maîtresse, enfans, valets, tout fuit;
Le pommier resta seul, et ne vit plus personne.
Etonné de ce changement,
On ne m'aimoit donc pas, dit-il en soupirant,
Et l'on n'en vouloit qu'à mes pommes!
Oui, lui dit le poirier, vous ne vous trompez point;

Mais pour vous consoler, sachez que sur ce point,
Comme vous, on traite les hommes.
Ils ont beaucoup d'amis, tandis qu'ils sont heureux:
Dès qu'ils ne le sont plus, chacun s'éloigne d'eux.

XVII. *L'Enfant et le Laboureur.*

Loin des yeux de ses précepteurs,
Un enfant faisant sa tournée,
Rencontra par hasard une prairie ornée
De mille différentes fleurs.
Epris de leur beauté piquante,
Et ne songeant qu'à son plaisir,
Notre marmot d'abord s'apprête à les cueillir;
Déja même il portoit la main sur une plante,
Lorsqu'il fut apperçu par un vieux laboureur,
Qui prévoyoit bien son malheur.
Arrêtez, lui dit-il, mon fils, cette verdure
Est l'asyle de maint serpent :
Craignez-en l'aiguillon perçant;
Ils ont déja par leur piqûre,
Ensanglanté la main de plus d'un jeune enfant.
Fuyez donc, et comptez sur mon expérience.
L'écolier effrayé par cette remontrance,
Se retire, transi de peur.
Mais rassuré bientôt et plein de confiance,
Il se reproche sa frayeur,
Et pense que le laboureur
A voulu se jouer de sa timide enfance.
Voilà donc notre papillon (1)

(1) On donne quelquefois ce nom aux enfans, pour marquer leur légèreté qui les rend semblables au papillon.

Qui voltigeant sur le gazon,
Se met à faire sa cueillette.
Mais tandis que sa main de ce gazon fleuri,
Détachoit une violette,
Un serpent tout-à-coup sortant de sa retraite
S'élance sur notre étourdi :
Il le pique, et de sa piqûre
Le venin l'auroit fait périr,
Si par un secret propre à guérir sa blessure,
Le laboureur ne fût venu le secourir.

Dans ces traits, mes enfans, vous voyez la peinture
Des maux que cause la lecture
De mille écrits licencieux,
Pour vous d'autant plus dangereux,
Que l'on n'en connoît pas le danger à votre âge.
Ils attirent d'abord par leurs charmes trompeurs:
Ainsi que le serpent dont j'ai tracé l'image,
Le vice et le libertinage
S'y trouvent cachés sous les fleurs;
Mais lorsque pour les lire on est assez peu sage,
Bientôt leur venin du lecteur
Infecte l'esprit et le cœur.

XVIII. *L'Alouette et le Miroir.*

Du voile trompeur des plaisirs
La source de nos maux trop souvent est couverte;
Et ce qui flattoit nos desirs,
Presque toujours fait notre perte.
De cette triste vérité
Une alouette fit jadis l'expérience :
Elle étoit dans cet âge où la légèreté
Se trouve jointe à l'ignorance.
En voyant dans un champ la glace d'un miroir
Qu'un oiseleur faisoit mouvoir,
Pour attirer à lui la volatile engeance (1),
Soudain elle conçut l'agréable espérance
D'y pouvoir contempler ses traits,
Disons mieux, d'y pouvoir admirer ses attraits.
C'étoit là son envie; elle étoit naturelle :
L'expérience apprend qu'elle devoit l'avoir :
Car la dame étoit jeune et croyoit être belle.
Elle va donc à tire-d'aile,
Vers l'objet attrayant qui flattoit son espoir.
D'abord un peu loin du miroir,
Elle plane, elle papillonne;

(1) C'est-à dire les oiseaux. Pour prendre les alouettes, les oiseleurs font tourner un miroir, qui étant frappé par les rayons du soleil, les attire par l'éclat dont il brille. Le miroir est placé tout près du filet.

Puis n'appercevant pas le rets qui l'environne,
Elle en approche pour s'y voir.
Mais tandis qu'avec complaisance,
Elle y fixoit ses yeux, l'homme qui la guettoit,
L'enveloppe dans son filet;
Et pour prix de son imprudence,
Elle perdit la vie avec la liberté.

Les attraits du plaisir et de la vanité
Sont pour la jeunesse indiscrette,
Ce que fut le miroir pour la pauvre alouette.

XIX. *Le Malade et le Chirurgien.*

Un malade avoit un ulcère
Qui lui faisoit souffrir les plus vives douleurs.
Baume, onguens de toutes couleurs
Etoient bien employés; mais on avoit beau faire:
Ils étoient employés en vain :
Le mal alloit toujours son train.
Il fallut se résoudre à couper la chair vive.
On fait donc avertir un maître opérateur,
Fameux chirurgien, habile découpeur,
Qui retiroit les gens de la fatale rive (1).
Le même jour notre homme arrive,
Tire ses instrumens, fait maint préparatif,
Et met enfin la main sur la triste victime.
D'abord elle tint bon; mais quand on fut au vif,
Du malade aussitôt la colère s'anime;
Il roule des yeux furieux,
Et parmi ses transports fougueux,
Contre l'opérateur il vomit mille injures,
L'accable de paroles dures,
Le traite de cruel, de bourreau, d'assassin.
Celui-ci cependant va toujours son chemin,
Met l'appareil sur la blessure,
Et donne des moyens pour achever la cure.
Tout réussit au mieux, et l'homme estropié

(1) Des portes de la mort.

Dans huit jours, se trouva sur pied.
Alors son bienfaiteur vient lui rendre visite.
Voici, lui dit-il, l'assassin
Qui l'autre jour, sur vous osa porter la main :
Il vient subir ici la peine qu'il mérite.
Ah ! que dites-vous là, lui répondit soudain
Le malade animé par la reconnoissance !
Ne me reprochez plus ces mots que la douleur
M'arracha par sa violence.
Je sens que je vous dois hélas ! tout mon bonheur.
Je sens que sans votre rigueur,
J'aurois traversé l'onde noire.
Vous serez à jamais présent à ma mémoire ;
Vous vivrez toujours dans mon cœur.

La rigueur d'un maître sévère,
Quand nous sommes enfans, nous choque et nous déplaît,
Mais quand la raison nous éclaire,
Nous voyons qu'elle est un bienfait.

XX. *La Rose.*

Une rose à qui sa couleur
Ne sembloit pas assez brillante,
Envioit souvent le bonheur
De celles de qui la rougeur
Lui paroissoit plus éclatante.
Que n'ai-je, disoit-elle, en voyant leur éclat,
Que n'ai-je ce vif incarnat!
Oh! comme je serois contente!
Pour se contenter donc, la belle imagina
De recourir à l'artifice (1);
Et par des sucs qu'elle exprima,
Elle sut se donner une couleur factice.
Par ce moyen, elle espéra
De se rendre, ou du moins de paroître plus belle.
Mais hélas! elle se trompa;
Et comme sa couleur n'étoit pas naturelle,
En la voyant, on s'en moqua.

La vanité produit un effet tout contraire
Au succès qu'on s'en promettoit;
Et souvent en voulant trop briller et trop plaire,
On se fait tort et l'on déplaît.

(1) On a cru devoir mettre ici cette Fable pour servir de leçon aux jeunes personnes qui seroient tentées d'user du même artifice.

XXI. *Les deux Serins.*

Un riche bourgeois de village
Avoit deux serins des plus beaux :
A l'éclat d'un brillant plumage,
Ils joignoient le plus doux ramage :
C'étoient les phénix des oiseaux,
Et chacun les vantoit dans tout le voisinage.
L'un et l'autre du maître étoit, dit-on, chéri ;
Mais l'un des deux eut l'avantage
De devenir son favori.
Il ne l'appelloit que *Mimi* ;
Il le dressoit souvent à faire l'échelette,
Lui jouoit tous les soirs, un air de serinette,
Et lui donnoit toujours quelque nouveau bonbon.
Aussi *Mimi* devint un petit Cupidon (1).
A son maître il rendoit caresse pour caresse,
Le béquetoit avec tendresse,
Le régaloit de sa chanson,
Et sur son doigt venoit se reposer sans cesse.
Mais que faisoit l'autre serin !
Hélas ! il éprouvoit un tout autre destin.
Comme il étoit toujours confiné dans sa cage,
Il étoit timide, sauvage ;
Il avoit l'air sombre et chagrin.

(1) CUPIDON étoit fils de VÉNUS ; on vantoit beaucoup ses graces et sa beauté.

De son maître il craignoit, il fuyoit la présence;
Et si par fois en son absence,
De sa voix il faisoit entendre les éclats,
Trop instruit par l'expérience,
Qu'on ne l'écoutoit même pas,
Sitôt qu'il paroissoit ; il gardoit le silence.
Quelqu'un s'en apperçut, et lui dit : mon ami,
Toi qui me parois si joli,
A ton maître pourquoi n'as-tu pas soin de plaire!
Pourquoi jusqu'ici l'as-tu fui,
Loin de le caresser aussi bien que ton frère!
C'est, dit l'oiseau franc et sincère,
C'est qu'il ne m'a jamais caressé comme lui.
Bien que son maître fut envers lui trop sévère
Le serin avoit tort. Il faut toujours bien faire,
Et ne pas se régler sur l'exemple d'autrui.

XXII. *Le Maître s'entretenant avec ses Disciples sur la Fable des deux Serins.*

Avez-vous lu la Fable des serins!
Disoit un maître sage à deux jeunes lutins
Qu'il voyoit gâter par leur mère.
Oh! cette Fable a si bien su nous plaire,
Dit l'aîné, que déja nous la savons par cœur.
— Eh bien, que pensez-vous de *Mimi*, de son frère!
— Mais s'il faut en croire l'auteur,
L'un étoit bien heureux, l'autre ne l'étoit guère.
— De *Mimi* le destin vous paroît donc flatteur!
Vous l'enviez, je le parie!
— Eh! n'est-il pas digne d'envie!
Favori de son maître, ayant tout à souhait,
Le drôle faisoit chère-lie (1).
Tout le jour, il chantoit, voltigeoit, folâtroit:
Auroit-il pu mener une plus douce vie!
— Non, j'en conviens; mais un trop grand bonheur
N'est souvent qu'un piége trompeur
Qui cause à la fin notre perte.
— Eh! comment donc cela! — Comment!
L'exemple de *Mimi* lui-même nous l'apprend.
Il s'estimoit heureux d'avoir sa cage ouverte;

(1) faisoit bonne chère.

Il en sortoit à tout moment;
De l'un à l'autre appartement
Il alloit, il venoit, selon sa fantaisie.
Mais un jour qu'il s'applaudissoit
D'y prendre ses ébats au gré de son envie,
Un maudit chat qui le guettoit,
Sur lui fondant avec furie,
A son bonheur vint mettre fin.
L'autre serin vit du fond de sa cage,
Son triste et malheureux destin;
Et pénétré d'un vif chagrin,
Pauvre *Mimi*, dit-il en son langage!
Voilà donc ce qu'enfin a produit la bonté
Du maître qui t'a tant gâté!
Hélas! je t'enviois ce funeste avantage;
Mais je vois maintenant que sa sévérité,
Qui sembloit me tenir dans un dur esclavage,
En me gênant, a fait ma sûreté.

Cette réflexion est pleine de sagesse.
En servant de leçon aux maîtres, aux parens,
Elle console les enfans
Qu'on mène avec trop de rudesse.

XXIII. *Le Chien qui a mordu son maître.*

Après un bon ami, je crois qu'un chien fidèle
Est le plus précieux trésor.
Un homme en avoit un qui pour lui plein de zèle,
Gardoit soigneusement sa maison et son or.
Un soir que l'animal étoit en sentinelle,
(C'étoit au tems du carnaval)
Le maître revenant du bal,
Rentre dans le logis, couvert d'un masque horrible.
Le chien le prend pour un voleur,
Et soudain d'une dent terrible,
Il déchire son bienfaiteur.
Mais quand il vient à reconnoître
Ce bienfaiteur et ce bon maître,
Qu'il a sans le savoir, blessé cruellement,
Pénétré de douleur et plein d'étonnement,
Il s'enfuit, il hurle sans cesse,
Et refuse tout aliment.
En vain son maître le caresse,
Le flatte de la main, lui parle avec douceur:
Ces témoignages de tendresse
Ne font qu'augmenter sa fureur:
Il s'obstine à mourir de faim et de douleur.

D'un auteur non suspect (1) j'ai tiré cette histoire.

Les ingrats pourront-ils la croire,
Sans rougir de leur mauvais cœur!

(1) C'est St.-Grégoire qui la rapporte.

XXIV. *La Douairière et le petit Chat.*

Certaine douairière avoit un petit chat
Qui par son minois délicat,
Son air doux et sa gentillesse,
Avoit entièrement captivé sa tendresse.
La dame rafoloit de son petit Minet (1);
Elle le caressoit sans cesse;
Et pour dire en un mot, combien elle l'aimoit,
Elle avoit pour lui la foiblesse
Qu'ont trop souvent pour leurs enfans,
Plus d'un père trop bon, plus d'une aveugle mère.
Libre de suivre en tout ses goûts et ses penchans,
Sans se gêner en rien, *Minet* pouvoit tout faire;
Et bien qu'il fît maints mauvais tours
Qui marquoient une humeur et maligne et traîtresse;
Comme on ne peut blâmer l'objet de ses amours,
La dame n'y voyoit que des traits de jeunesse,
Et même elle en rioit comme de tours d'adresse.
Mais en rira-t-elle toujours!
Chacun sait par expérience,
Qu'une trop grande liberté
Dégénère enfin en licence;
Et c'est ce que l'on vit dans le chat trop gâté.

(1) Nom qu'on donne aux petits chats.

Croyant pouvoir tout faire avec impunité,
Il cassoit, il brisoit les verres, la vaisselle;
Souvent avec sa patte, il découvroit les plats;
Et si l'on n'étoit pas toujours en sentinelle,
Le lutin au logis faisoit mille dégâts.
Alors sa trop foible maîtresse
Comprit que la sévérité
Devoit remplacer la bonté;
Et malgré toute sa tendresse,
Dans l'espoir de le corriger,
Elle crut à la fin devoir le fustiger.
Mais *Minet* irrité d'une telle caresse,
Sur elle s'élance soudain,
Et dans l'accès de sa colère,
Avec sa griffe il blesse et déchire sa main,
Sa main que tant de dons devoient lui rendre chère.
La dame à ce trait déloyal,
Apprit enfin à le connoître;
Et chassant aussitôt le perfide animal,
Quoi! dit-elle en courroux, tu n'étois donc qu'un traître,
Et pour le bien tu rends le mal!
C'en est trop; à mes yeux garde-toi de paroître:
Va-t-en, et fuis bien loin de moi.
Je ne puis plus te voir; dans la nature entière,
On ne trouveroit pas un ingrat tel que toi.
Vous vous trompez, dit à la douairière

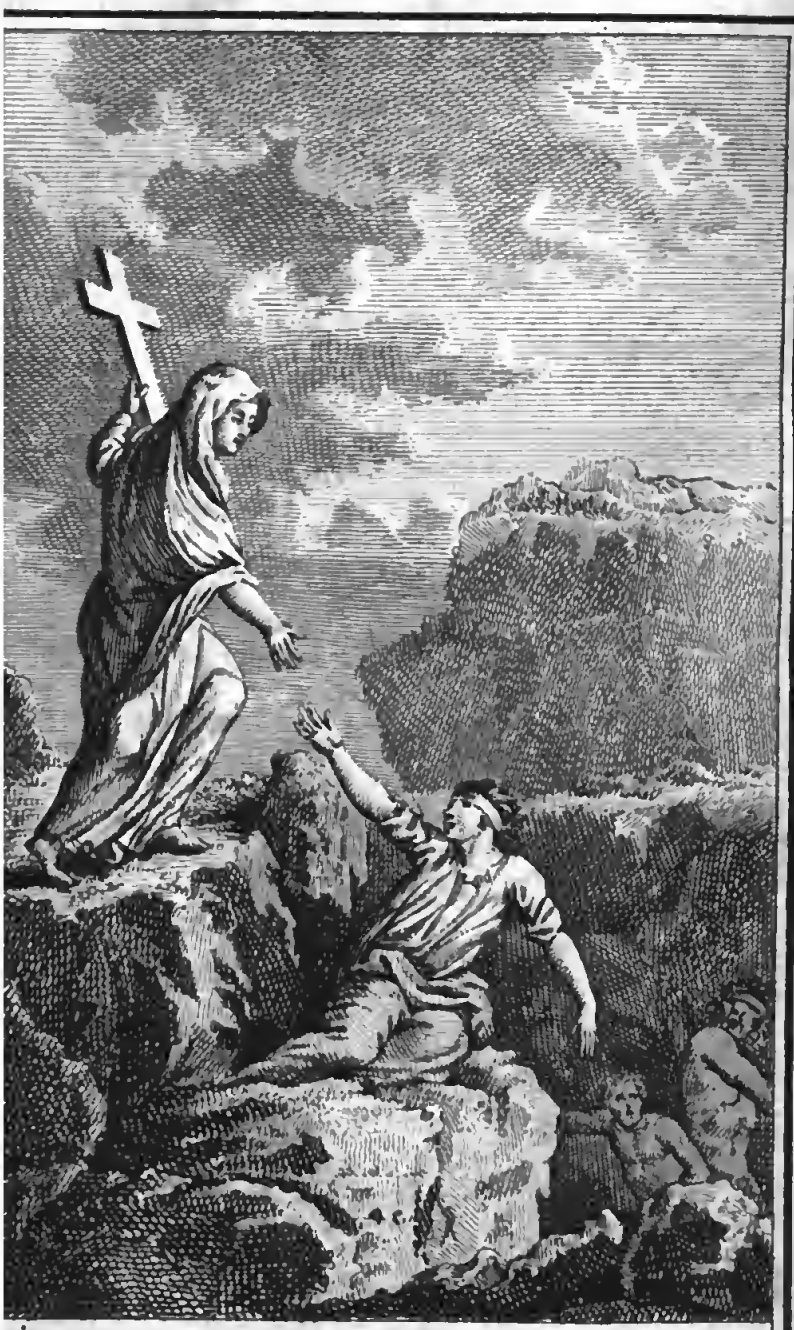
Un ami qui pour lors étoit à son côté.
Ce trait d'ingratitude est assez ordinaire,
Et votre chat ne vient de faire,
Que ce que fait souvent plus d'un enfant gâté.

XXV. *L'Enfant et la Vessie.*

Dans une foire, un jeune enfant
Vit par hasard une vessie.
Quoiqu'elle ne contint qu'un peu d'air et de vent,
Elle étoit si tendue et si bien arrondie,
Que son aspect offroit un volume imposant.
Aussi le petit ignorant
Qui n'avoit brin d'expérience,
Ebloui par son apparence,
Fut d'abord induit en erreur.
Il crut en voyant sa grosseur,
Qu'elle étoit un globe solide,
Et non pas une peau légère, enflée et vide.
Oh! quel globe, dit-il! qu'il doit être pesant!
Pesant! pas tant qu'il semble l'être,
Lui dit quelqu'un en l'entendant.
Mais afin de le mieux connoître,
Examinez-le de bien près:
Voyez si vous pourriez en supporter le faix.
L'enfant suit ce conseil, et trouve avec surprise,
Qu'un seul doigt étoit suffisant,
Pour mouvoir ce fardeau qui lui sembloit si grand.
Alors piqué de sa méprise,
Il maudit la vessie, et dans le même instant,
En la frappant du pied, d'un seul coup il la brise.

On se trompe souvent ainsi que cet enfant,
Lorsqu'on juge d'un fat, seulement par la mine.
Mais quand de près on l'examine,
On ne trouve en lui que du vent.

Fin du Livre premier.



La Raison, la Religion et la Philosophie.

Fable

BIBLIOTECA NAPOLI

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

La Raison, la Religion et la Philosophie.

La Raison par malheur, avoit perdu la vue,
Et ne marchant plus qu'au hasard,
Elle tomboit souvent, donnoit dans maint écart.
A la Religion dont elle étoit connue,
Notre aveugle inspira la plus vive pitié :
Elle vint la trouver, et d'un ton d'amitié,
Elle lui dit : Je vois que t'égarant sans cesse,
Tu t'éloignes du terme où tu dois aspirer;
Et comme ton sort m'intéresse,
Pour t'empêcher de t'égarer,
Je pourrai, si tu veux, être ta conductrice.
Mais je te préviens qu'en ce cas,
Il faudra que cessant de suivre ton caprice,
Tu me laisses régler tes pas.
Lorsque l'on est aveugle, il faut être docile.
A cette sage loi la Raison souscrivit,

Et la fille du ciel que pour guide elle prit,
Rendit bientôt son sort plus doux et plus tranquille.
Mais un jour que par accident,
Ce guide se trouvoit absent,
Elle entendit la voix de la Philosophie (1),
Qui jadis étoit son amie,
Et qui lui dit en l'abordant :
Que vient-on de m'apprendre, et quelle est ta folie !
Tu te laisses mener, dit-on, comme un enfant,
Et la Religion te tient dans ses entraves !
Je te vois avec peine au rang de ses esclaves,
Et je viens t'affranchir de son joug accablant.
Si tu ne vois pas bien, et s'il te faut des guides,
Moi, je t'en donnerai qui seront moins rigides,
Et qui ne te gênant pas tant,
Te laisseront agir et marcher librement.
En lui faisant ces promesses perfides,
La belle ne la trompa pas :
Car elle lui donna pour diriger ses pas,
La licence, l'orgueil, les passions, le vice.
Mais plus aveugles qu'elle, hélas ! ces conducteurs
La traînant d'erreurs en erreurs,

(1) On entend par ce mot la fausse philosophie de notre siècle, qui par ses principes impies et irréligieux, a entraîné la France dans un abîme de crimes et de malheurs, d'où la religion seule peut la retirer.

La firent aboutir au fond d'un précipice,
Où se trouvoient tous les malheurs,
Enfans du délire et du crime.
Alors notre pauvre Raison
Voit que de l'imposture elle étoit la victime;
Et maudissant la trahison
De sa fausse et cruelle amie,
Pour réparer les maux de la Philosophie,
Elle adresse ses vœux à la Religion.
La fille sainte vient, l'encourage, l'anime,
L'aide, lui tend la main, la tire de l'abîme,
Et devient son appui, sa consolation.
Ah! lui dit la Raison de douleur pénétrée,
Mes maux et mes erreurs m'ont enfin éclairée,
Et je le reconnois avec confusion:
Si je me suis tant égarée,
Si mes honteux écarts m'ont tant déshonorée,
C'est que j'ai méprisé tes conseils et ta loi.
Mais puisque par tes soins, ma faute est réparée,
Jamais je n'aurai plus d'autre guide que toi.

II. *La Rose et l'Immortelle.*

Plus jalouse encore que belle,
La rose à ses côtés voyant une immortelle,
La prit pour sa rivale, et sur elle soudain
Jettant un regard de dédain,
Comment peux-tu donc, lui dit-elle,
Oser te comparer à moi,
Ou me croire semblable à toi!
N'est-il donc entre nous aucune différence?
Contemple mon éclat, regarde tes couleurs.
Quoi! je suis la reine des fleurs;
Et je n'obtiendrois pas sur toi la préférence!
Oh! je n'aurois pas l'imprudence
De vous la disputer, lui dit avec douceur,
L'immortelle modeste et pleine de candeur.
Je connois votre éclat; ma vue en est ravie;
Mais cet éclat éblouissant
N'excite point ma jalousie.
Un bien n'est précieux, que lorsqu'il est constant;
Et du soir au matin, votre beauté flétrie,
Ne brille que quelques instans.
Mes charmes, je le sais, sont bien moins attrayans;
Mais des ans ils bravent l'outrage;
Et c'est là, selon moi, le plus grand avantage.

J'aime mieux briller moins, et briller plus long-
tems.

Dans ces deux fleurs, on voit une fidèle image
De la vertu, de la beauté.
La vertu vit et dure autant que l'immortelle;
La beauté de la rose a la fragilité.

III. *Le Maître et le Disciple.*

Se souciant fort peu du grec et du latin,
Un écolier paresseux et mutin,
Au lieu de s'occuper à lire,
De l'étude employoit le tems,
A former avec de la cire,
Des marmousets, des jeux d'enfans.
Son Argus (1) l'apperçoit, et d'abord d'importance,
Il le réprimande, il le tance.
Autant en emporte le vent :
L'enfant fait comme auparavant,
Et reprend les jouets qu'on lui veut interdire.
Voyant donc que quoi qu'il pût dire,
Il ne feroit que battre l'air,
Le maître en homme adroit et sage,
D'un moyen tout nouveau crut devoir faire usage.
Il prend quelques morceaux de fer,
S'approche du mutin, regarde son ouvrage.
Que vous travaillez bien, lui dit-il en riant!
Ces figures en cire annoncent du talent.
J'en suis ravi, mon fils; mais de votre industrie

(1) On se sert de ce nom pour désigner un maître vigilant, parce qu'Argus, selon la Fable, avoit cent yeux, dont cinquante étoient toujours ouverts.

Faites usage, je vous prie,
Sur ces morceaux de fer, et tâchez d'en former
Quelque portrait, quelque figure.
D'y mettre votre tems bien loin de vous blâmer,
J'en serai très-charmé; c'est moi qui vous l'assure :
Qu'exigez-vous de moi, dit alors l'écolier!
Le fer ne peut pas se plier;
Et vous prétendez que j'en tire
Même parti que de la cire!
Non, non, mes efforts seroient vains,
Et la chose n'est pas possible.
Rendez le fer moins inflexible,
Et je remplirai vos desseins.
Vous raisonnez au mieux, reprit le maître habile,
Qui vouloit réprimer son indocilité;
Mais apprenez pourtant qu'il seroit plus facile
De façonner le fer, malgré sa dureté,
Que de former l'esprit d'un enfant indocile.
Voulez-vous donc que mes soins vigilans
Règlent vos mœurs, cultivent vos talens!
Loin de me résister et de me contredire,
Soyez à mon égard ce qu'est pour vous la cire.

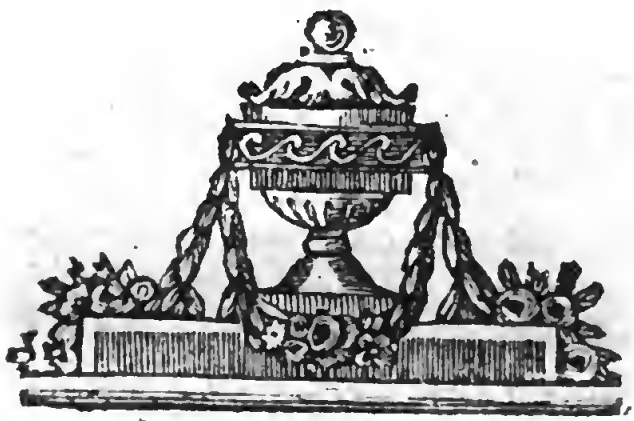
IV. *L'Ours et ses Petits.*

Chacun aime sa géniture :
Ainsi l'a voulu la nature.
Rien ne le prouve mieux que l'exemple d'un ours (1).
Bien qu'il ne passe pas pour tendre,
Cet animal va nous apprendre
Que quel qu'il soit, un père l'est toujours,
Et même souvent trop. Malheureux à la chasse,
Notre ours fut obligé de passer plusieurs jours,
Sans voir les trois petits qui composoient sa race.
Mais d'abord qu'il fut de retour,
Entraîné vers eux par l'amour,
Où sont donc mes petits, dit-il avec tendresse?
Qu'ils viennent, que je les caresse :
Ils sont si charmans, si jolis !
Le bon ours se trompoit; c'étoit tout le contraire:
Ils étoient mal léchés; mais il parloit en père.
On amène donc les petits;
Ils s'avancent avec leur mère.
Sitôt que l'ours les voit, il se jette sur eux,
De les embrasser il s'empresse,
Et par un mouvement aveugle, impétueux,
Pour les caresser encor mieux,

(1) L'ours est un des animaux les plus cruels et les plus féroces.

Avec ses pattes il les presse.
Mais gauche et mal-adroit, autant qu'affectueux
En les pressant, hélas! il en étouffe deux.

Que l'amour soit toujours guidé par la sagesse.
Souvent un excès de tendresse
Aux enfans qu'on chérit devient pernicieux.

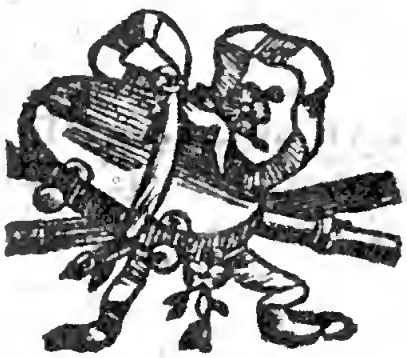


V. *L'Abeille et le Papillon.*

Un papillon naissant faisoit le fanfaron
Et se préféroit sans façon
A tous les animaux qui s'offroient à sa vue.
Qui pourroit, disoit-il, sans avoir la berlue,
A mes brillans attraits comparer sa beauté!
Voyez l'or et l'azur éclater sur mes ailes!
Où pourra-t-on trouver des couleurs aussi belles?
L'abeille n'a de beau, que son activité.
Que trouvera-t-on dans la mouche,
Qui puisse charmer et qui touche?
Hélas! son air et sa couleur
Ne sont propres qu'à faire peur.
Et ce long animal qu'on nomme *demoiselle*,
Avec moi pourroit-il entrer en parallèle!
Rien de fin dans ses traits, nulle proportion:
En lui tout est grossier, dans moi tout est mignon.
Non, non, rien n'égale ma gloire.
Je n'ai qu'à déployer mes attraits enchanteurs:
Aussitôt les plus belles fleurs
Sur tout autre animal m'accordent la victoire.
Ainsi parloit mon freluquet,
Lorsqu'il fut accosté par une abeille sage,
Qui ne pouvant souffrir cet orgueilleux langage,
Par ce prudent avis rabatoit son caquet:
Il est vrai que sur nous vous avez l'avantage;

Vous êtes un vrai Cupidon.
Rien n'égale l'éclat dont tout votre corps brille;
Mais avant d'être papillon,
Songez, mon cher ami, que vous futes chenille.

Quand quelqu'un est trop vain, trop fier;
Quand de se trop vanter il a la mal-adresse,
On se plaît à l'humilier,
En lui rappellant sa bassesse.



VI. *Le Roman et l'Histoire.*

Tandis que le Roman étoit par-tout fêté,
Il vit un jour à son côté
L'Histoire qui malgré sa beauté naturelle,
Languissoit dans l'obscurité.
Notre galant s'approcha d'elle,
Bien qu'avec lui la dame eût peu de liaison;
Et soit par vanité, soit par compassion,
Que je vous plains, dit-il! jadis considérée,
Chacun venoit vous visiter;
On passoit avec vous le matin, la soirée;
On ne pouvoit pas vous quitter.
Maintenant c'est tout le contraire.
Vous êtes toujours solitaire,
Et l'on craint de vous fréquenter.
Ce changement sans doute est extraordinaire;
Mais voulez-vous savoir ce qui fait qu'on vous fuit!
On dit bien qu'avec vous on s'éclaire, on s'instruit,
Et que votre commerce est toujours salutaire.
Mais on vous trouve un air trop sec, trop sérieux,
Qui n'inspire que la tristesse;
Et l'on aime mieux l'allégresse,
Les plaisirs, les ris et les jeux.
C'est par là que sur vous j'obtiens la préférence.
Toujours gai, riant, gracieux,

Et pour paroître plus joyeux,
Bravant par fois les mœurs, oubliant la décence (1),
Sous des traits séduisans présentant, la licence,
De me faire chérir j'ai le don précieux.
Aussi chez moi quelle affluence!
Les merveilleux, les élégans,
Les femmes du bon ton, les petites-maîtresses,
Bien d'autres gens encor de toutes les espèces,
Les vieillards, les adolescens,
Le jeune enfant, la jeune fille,
Et même quelquefois la mère de famille,
Tout se rassemble autour de moi;
Chacun aime à m'avoir chez soi.
Vos succès, mes revers sont faciles à croire,
Lui répondit alors l'Histoire.
Mon but est d'inspirer l'amour de la vertu;
Et vous, pour qu'on vous applaudisse,
Vous cherchez à flatter, à faire aimer le vice.
Or dans un siècle corrompu,
Vous devez être mieux reçu.
Mais pourrois-je envier une telle victoire?
Non, lorsque l'on est vertueux,
Loin de chercher à plaire aux hommes vicieux,
D'en être méprisé, l'on se fait une gloire.

(1) Il y a en effet dans la plupart des romans, beaucoup de peintures indécentes qui corrompent le cœur, en flattant l'imagination. C'est pourquoi les jeunes gens ne sauroient s'en interdire trop sévèrement la lecture.

VII. *L'Enfant et le Serin.*

Un jeune enfant un jour entendit par hasard
Un serin dont le ton aigre, rauque et criard
Sembloit lui déchirer l'oreille.
Qu'est-ce donc que ceci, dit alors l'écolier!
Les serins chantent à merveille;
Et toi, tu ne fais que crier!
Si je ne voyois ton plumage,
En entendant ta voix et ton vilain ramage,
Je te croirois un autre oiseau.
Pourquoi prends-tu ce ton nouveau,
Et n'as-tu pas le chant de ceux de ton espèce?
C'est, lui dit le serin, que pendant ma jeunesse,
Je me trouvois sans cesse à côté d'un moineau;
Et comme cet oiseau chante moins qu'il ne crie,
Malgré moi, de sa voix la mienne a pris le son.
Dans la mauvaise compagnie,
Sans le vouloir, on prend un mauvais ton.

VIII. *Le Vieillard et les deux Peintres.*

Certain vieillard des plus cossus (1),
Se voyant sur le point de finir sa carrière
Et d'abandonner ses écus,
Pour prendre gîte au cimetière,
Voulut laisser en délogeant,
Quelque notable monument
Qui transmettant ses traits à la race future,
Le fit vivre au moins en peinture,
Même après son dernier moment.
Dans ce dessein, il mande deux Appelles (2)
Dont les pinceaux passoient pour être très-fidèles,
Les charge tous les deux de faire son portrait,
Leur recommande bien de n'omettre aucun trait,
Et promet un présent à celui dont l'ouvrage
Retraceroit le mieux son air et son visage.
Voilà donc nos rivaux la palette à la main,
Et suivant tous les deux un différent dessin.
L'un simple, franc, plein de droiture,
S'applique à copier tous les traits du vieillard,
Et met en œuvre tout son art,

(1) Des plus riches.

(2) Appelles étoit un des plus grands peintres de l'antiquité. On donne son nom à ceux qui excellent dans la peinture.

Pour le peindre d'après nature.
Il trace tour-à-tour son front large et ridé,
Ses cheveux blancs et sa tête inclinée,
Ses longs sourcils, sa face sillonnée,
Son œil éteint et d'humeurs inondé,
Ses gencives sans garniture,
Son menton pointu, replié,
Ses jambes à fausse tournure,
Son dos courbé, tout son corps appuyé
Sur un bâton d'une antique figure;
Et son ouvrage est fait avec tant d'art,
Qu'en voyant le portrait, on croit voir le vieillard.
Mais son rival plus fin et moins sincère,
Peint son homme d'autre manière.
Il lui donne un air jeune, un brillant coloris,
Un front serein, une face fleurie;
Bref, par sa trompeuse magie,
Son pinceau d'un *Eson* (1) fait presque un *Adonis* (2).
Les deux tableaux finis, on les porte au bon homme
Qui la lunette en main, lorgnant son vrai portrait,
Crut y découvrir un fantôme,
Et méprisa celui qui l'avoit fait.

(1) Vieillard qui, selon la Fable, fut rajeuni par MÉDÉE.

(2) Jeune homme renommé pour ses graces et sa beauté.

Mais à peine a-t-il vu l'image enchanteresse
Qui sous les traits de la jeunesse,
N'offroit à ses regards qu'un éclat imposteur ;
Ah ! me voilà, dit le vieux radoteur.
Je reconnois mes traits ; c'est là ma ressemblance.
A ces mots, se tournant vers l'artiste flatteur,
Il lui livre la récompense.
Je vois bien, dit alors son émule irrité,
Qu'un mensonge qui flatte est toujours sûr de plaire,
Et qu'on ne peut souffrir l'austère vérité,
Lorsqu'à ce qu'on desire on la trouve contraire.

IX. *Le Fou, Socrate et son Disciple.*

Dans ce bas univers, chacun a sa folie,
Et tel qui rit tout bas des sottises d'autrui,
A souvent une autre manie
Qui fait qu'on rit aussi de lui.
De quel œil faut-il donc voir les défauts des autres!
Il faut y compâtir, et prendre garde aux nôtres.
C'est ce que ne fit point un écolier badin,
Qui vivoit jadis dans la Grèce.
Un jour qu'avec Socrate (1) il faisoit son chemin,
Il apperçut un fou d'une nouvelle espèce,
Un fou vraiment divertissant,
Qui croyoit qu'il étoit de verre,
Et qui ne redoutoit rien tant,
Que de se laisser cheoir par terre.
Au lieu d'avoir pitié de son égarement,
Le jouvenceau ne fit qu'en rire.
Voyez un peu, dit-il, le triple vêtement
Dont s'est affublé ce beau sire,
De peur que son corps transparent
Ne devienne un miroir ardent!
Voyez comment il se retire,

(1) C'est un des plus grands philosophes qu'ait produit la Grèce et le monde entier.

Du plus loin qu'il voit un passant !
Sans doute il craint qu'en le heurtant,
Quelqu'un ne brise la statue ;
Et c'est pour cela qu'en marchant,
Il va du pas de la tortue (1).
Il préparoit encor quelque nouveau brocard (2);
Mais tandis que le goguenard (3)
Bernoit (4) ainsi l'homme de verre,
Lui-même venant par hasard,
A chopper tout-à-coup contre une lourde pierre,
Il s'étend de son long, donne du nez en terre,
Et pousse aussitôt de grands cris.
Socrate accourt et le rassure ;
Mais profitant aussi de cette conjoncture,
Pour guérir son esprit par ses sages avis,
Apprenez, lui dit-il, mon fils,
Apprenez par cette aventure,
A compâtir aux maux d'autrui.
Cet homme se croit trop fragile ;
Mais vous qui faisiez tant l'habile,
Vous l'êtes encore plus que lui.

(1) La tortue marche fort lentement.
(2) Mot piquant.
(3) Railleur.
(4) Se moquoit de l'homme de verre.

X. *La jeune Demoiselle et le Miroir.*

Certaine jeune demoiselle
A qui l'on avoit dit cent fois qu'elle étoit belle,
Bien que pourtant elle ne le fût pas,
Vint devant un miroir fidèle,
Pour la première fois, contempler ses appas.
Elle comptoit y voir et ces traits délicats,
Et ce teint de lys et de rose,
Qu'en sa présence on vantoit tant.
Mais elle y vit toute autre chose :
Car le miroir fidèle, et point du tout galant,
En lui présentant sa peinture,
Ne lui montra dans sa figure,
Que des yeux petits, qu'un nez grand
Et qu'une couleur basanée.
La belle alors tout étonnée,
S'écria tristement : sont-ce donc là mes traits !
Non : la glace, je crois, les a changés exprès.
Oh ! oh ! dit le miroir, doucement, je vous prie.
Moi, je ne change rien; mais c'est la flatterie,
Qui peint toujours en beau les objets les plus laids.
Si vous souhaitez donc vous croire encor jolie,
Allez retrouver vos flatteurs :
Ils vanteront encor vos attraits enchanteurs.
Mais sachez, ma petite amie,

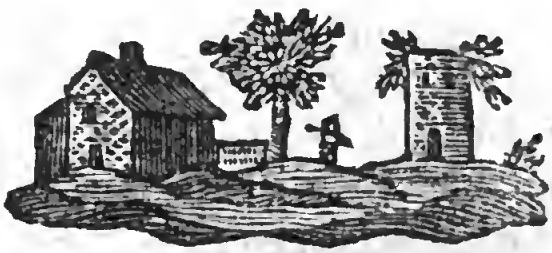
Que ces messieurs vous tromperont.
Les femmes rarement peuvent se bien connoître:
On les peint à leurs yeux, non pas comme elles sont,
Mais telles qu'elles voudroient être.

XI. *L'Oison.*

Entre les animaux divers
Qui d'une basse-cour peuploient le vaste espace,
Un oison s'étoit seul élevé dans les airs;
Mais il voloit de si mauvaise grace;
Il agitoit si pesamment
Ses aîles et sa lourde masse,
Qu'il auroit bien mieux fait de rester à sa place,
Ou de continuer à marcher seulement.
Cependant aussi sot que tous ceux de sa race,
Et fier de voir sous lui poulets et dindoneaux,
Il faisoit l'oiseau d'importance.
Eh bien, indignes animaux,
Leur disoit-il, d'un ton de suffisance,
Oserez-vous encor vous croire mes égaux?
Voyons donc franchissez cet intervalle immense
Qu'à vos yeux je viens de franchir.
Mais vous n'aurez pas l'imprudence
De vouloir le tenter, et vous devez sentir. . . .
Il alloit ajouter quelqu'autre impertinence;
Mais comme il ne put plus en l'air se soutenir,
Il tombe lourdement par terre,
Et notre fat avec raison,
Fut honni par tous ceux qu'il insultoit naguère (1).

(1) Il y a peu de tems.

Qu'une sotte présomption
Ne vous fasse jamais imiter cet oison.
Celui qui ne parlant de lui qu'avec estime,
Affecte fièrement de mépriser autrui,
De son orgueil devient tôt ou tard la victime,
Et le mépris finit par retomber sur lui.



XII. *Les deux jeunes Frères.*

J'ai lu dans un auteur que deux jeunes enfans
Nés sous le même toit et des mêmes parens,
Par les goûts et le caractère,
Paroissoient tellement unis,
Qu'ils sembloient au doux nom de frère,
Joindre les sentimens des plus tendres amis.
Tout leur étoit commun, le plaisir et la peine.
Si l'un étoit content, l'autre en étoit ravi;
Et lorsque l'un souffroit, l'autre souffroit aussi.
L'aîné devint malade; et pour qu'il fût guéri,
Il lui falloit ouvrir la veine.
La faculté (1) du moins le prétendoit ainsi.
Cette nouvelle mit le plus jeune en souci.
Il vint voir le malade en toute diligence,
Et lui dit en entrant, d'un ton de doléance:
Que je te plains, mon bon ami!
Tu dois être saigné, dit-on, après midi.
Oh! que je voudrois bien partager ta souffrance!
Tu ne souffrirois qu'à demi.
Mais ce ne fut pas tout: dès qu'il vit la lancette;
Dès le moment sur-tout qu'il vit sur la palette,
Le sang de son frère couler;
En proie aux plus vives alarmes,

(1) Les médecins.

Il se mit à verser des larmes,
A crier, à se désoler ;
Si bien que le malade même
Touché de sa douleur extrême,
Fut réduit à le consoler.
Le lendemain, ce fut une toute autre scène ;
Le petit bon-homme content,
Vint voir son *bon ami* qu'il crut convalescent ;
Et pour lui bien prouver qu'il n'étoit plus en peine,
Au lieu de larmoyer, il se mit, en riant,
A manger d'un gâteau qu'il disoit excellent.
Que tu me fais plaisir, lui dit alors son frère !
Comme j'ai le dégoût, tu veux me ragoûter.
Voyons donc ce gâteau : ça, fais-le moi goûter.
Oh ! doucement, dit l'autre en tirant en arrière :
Ce n'est pas pour autrui ; c'est pour moi seulement,
Que j'ai pour l'acheter, déboursé mon argent.
Quoi ! répondit soudain le malade en colère :
Tu voulois partager ma souffrance avec moi,
Et tu prétends garder tout ton gâteau pour toi
Eh bien, garde-le donc ; mais ne viens plus me faire
L'éloge de ton amitié.
Malgré tes pleurs et ta pitié,
Je ne puis le croire sincère.
Quand on est bon ami, l'on donne avec plaisir,

Et de ce que l'on a l'on ne croit bien jouir,
Que lorqu'on le partage avec ceux que l'on aime.
Mais garder tout pour soi, c'est n'aimer que soi-
même ;
Et celui qui n'aime que lui,
Ne peut pas être aimé d'autrui.

XIII. *Le Carlin et le Chat.*

Un jeune Carlin (1) et *Mitis* (2)
Vivoient dans le même logis;
Mais comme ils n'avoient pas le même caractère;
Comme le chien étoit docile, caressant,
Et que du chat l'humeur étoit toute contraire
On choyoit le premier; on l'aimoit tendrement,
Et pour l'autre on étoit au moins indifférent.
Il s'apperçut bientôt de cette indifférence;
Et s'en plaignant amèrement,
D'où vient, dit-il au chien, l'extrême différence
Que j'apperçois entre nous deux!
On te régale, on te caresse;
On vante à tout moment tes graces, ton adresse;
Et moi, l'on ne me voit que d'un œil dédaigneux;
Et le maître, ni la maîtresse
Ne m'ont jamais daigné témoigner leur tendresse.
Je n'ai pas, il est vrai, tes talens, tes appas;
Mais si je suis moins beau, moins adroit, moins habile;

(1) Espèce de chien qui a le museau gros et noir.
(2) Nom qu'on donne aux chats.

Je tâche de me rendre utile :
J'empêche les souris de faire des dégâts ;
Et ce n'est pas, je crois, rendre un petit service.
Mais je ne sers que des ingrats.
Non, lui dit le Carlin, on te rend bien justice ;
On dit bien, que tu sais donner la chasse aux rats ;
Mais pour être chéri, cela ne suffit pas.
L'utile, mon ami, n'est rien sans l'agréable ;
Et pour se faire aimer, il faut se rendre aimable.

XIV. *La Mode et la Vertu.*

Sans être étroitement unies,
Ni vivre entre elles comme amies,
La Mode et la Vertu se voyoient fréquemment;
Et quoique leur humeur, leurs goûts, leur caractère
Ne se ressemblent nullement :
Quoique l'une soit grave, et que l'autre légère,
Change et varie à tout moment;
En assez bonne intelligence
Elles avoient longtems vécu.
La Mode avec raison, respectoit la Vertu;
La Vertu pour la mode avoit de l'indulgence;
Et loin de la blâmer avec sévérité,
Elle lui pardonnoit et sa légèreté,
Et ses caprices vains, et sa folle inconstance.
Mais cédant à la vanité,
Ou voulant se donner un air de nouveauté,
Un jour notre jeune étourdie
Dans un nouvel ajustement,
Oublia presqu'entièrement,
Les lois de la pudeur et de la modestie;
Et se faisant honneur de son effronterie,
Avec un habit peu décent,
Chez son amie elle eut l'audace de paroître.
Pour mieux lui reprocher un excès si criant,
Celle-ci fit semblant de ne pas la connoître.

Quoi! vous ne me connoissez pas,
Dit la Mode! Je suis... Vous êtes la Licence,
Répondit la Vertu qu'outroit son impudence.
Vous le montrez assez par vos honteux appas.
Mais fuyez loin d'ici : votre seule présence
Suffiroit pour ternir l'éclat de mon honneur,
Et pour vous je ne puis avoir que de l'horreur.
Cette réception à la belle étoit due,
Et l'on ne devoit pas la traiter autrement.
Mais l'on assure cependant
Que chez plus d'une femme elle fut bien reçue.

XV. *Le Limaçon sorti de sa coquille.*

Un jeune limaçon sortit de sa coquille.
Il en étoit tout fier, et s'en croyoit plus beau.
Par quoi, faisant le damoiseau,
Il disoit aux passans : voyez comme je brille !
Tu brilles, lui dit l'un d'entr'eux !
C'est sans doute à tes propres yeux :
Car aux nôtres, je te l'assure,
Jamais tu ne fus plus hideux.
Lorsque tu te tenois dans la demeure obscure,
Où t'avoit placé la nature ;
Par cette heureuse obscurité
Tu cachois tes défauts et ta difformité ;
Mais en voulant briller, tu nous les fais connoître ;
Et trahi par ta vanité,
Tu ne paroîs rien moins que ce que tu crois être.

A tout fat, à tout petit-maître
Qui pour faire oublier sa basse extraction,
Affecte de se méconnoître,
Ose trancher du grand, et fait le fanfaron,
Rien ne conviendroit mieux qu'une telle leçon.

XVI. *La Poule et les Poulets.*

Tandis que dans un chaume occupés à manger,
Plusieurs petits poulets sans craindre aucun danger,
Cherchoient les uns des grains, les autres quelque plante
Qui pût rassasier leur faim,
Leur mère toujours vigilante,
Vit tout-à-coup dans le lointain,
Un oiseau dont l'aspect lui donna l'épouvante.
Son amour dans le même instant,
Lui fait pousser un cri perçant,
Pour rappeler sa troupe errante;
Et d'abord que tous ses petits
Autour d'elle sont réunis,
Dans la cour de la métairie
Elle mène en courant sa famille chérie.
Pourquoi donc fuyons-nous, dit alors un poulet!
Je n'ai rien vu qui pût menacer notre vie,
Et nous prenons, je crois, l'alarme sans sujet.
Sans sujet, dit la poule! ah! voyez dans les nues
Ce grand aigle de qui les ailes étendues
Semblent encor se diriger vers nous.
Il n'est point d'ennemi plus à craindre pour vous;
Et ce n'est pas pour rien que j'ai fui sa présence.

Si je n'eusse pas su le découvrir de loin ;
Si de vous appeler je n'eusse pas eu soin ;
Si sur-tout votre obéissance
N'avoit pas secondé d'abord ma prévoyance ;
C'en étoit fait de vous, et vraisemblablement
A cet aigle dans ce moment,
Vous serviriez tous de pâture.
N'oubliez donc jamais le danger effrayant
Que vous avez couru dans cette conjoncture,
Et que ma voix vous trouve toujours obéissans.
Vous êtes jeunes, ignorans ;
Vous n'avez point d'expérience ;
Mais sachez du moins obéir ;
Et de tous les périls cette seule science
Suffira pour vous garantir.

La mère même la plus sage,
Ne pourroit pas donner un conseil plus prudent ;
Mais il faudroit que chaque enfant
Imitât les poulets, et le mît en usage.

XVII. *La Mère, la jeune Fille et le Parterre.*

Belle, mais pleine de fierté,
Et n'estimant que sa beauté,
La jeune Iris avec sa mère,
Pour la première fois, alla voir un parterre,
Où toutes les plus belles fleurs
Etaloient à l'envi leurs brillantes couleurs.
D'abord sa vue en fut ravie;
Et pour mieux contenter l'envie
Qu'elle avoit de les voir et de les admirer,
Dans ce séjour où tout étoit fait pour lui plaire,
Elle ne cessa d'errer,
Que la nuit ne vint l'en tirer.
Espérant de pouvoir encor s'y satisfaire,
La belle, à quelque tems de là,
Avec sa mère y retourna.
Mais alors quelle différence,
Et combien elle vit tromper son espérance!
Hélas! au lieu du spectacle flatteur
Qu'offroit auparavant le parterre enchanteur,
Elle n'y trouva plus que des couleurs ternies,
Que des fleurs sèches ou flétries.
Surprise de ce changement,
Elle s'écria tristement:
Oh! maman, que sont devenues
Toutes ces belles fleurs qu'ici nous avions vues!

Qu'est-ce qui peut avoir effacé leurs attraits ?
C'est le tems, répondit la mère;
Et c'est le tems aussi qui changera vos traits.
Cessez donc d'en être si fière,
Et n'estimez plus tant cette vaine beauté
Qu'on vous voit préférer à tout autre avantage.
Ces fleurs de sa fragilité
Vous offrent la fidèle image.
Ma fille, il n'est qu'un bien dont la solidité
Des ans ne craigne point l'outrage.
C'est la vertu qui s'embellit par l'âge,
Et qui fait en tout tems notre félicité.

XVIII. *Les deux Diamans.*

Du sein de la même carrière,
Nous sommes sortis tous les deux,
Disoit un jour à son confrère
Un diamant tout raboteux.
Ma grosseur vaut celle d'un autre,
Et mon prix, ce me semble, égale bien le vôtre.
Cependant nous avons un sort tout différent.
Chacun vous admire et vous prise ;
Vous attirez sur vous les regards du passant;
Et moi, si l'on ne me méprise,
On me voit tout au moins d'un œil indifférent.
D'où vient donc cette indifférence!
Et tandis qu'avec vous j'ai tant de ressemblance,
Pourquoi suis-je par-tout moins loué, moins chéri!
C'est, lui dit l'autre alors, c'est que je suis poli.

Par ces mots remplis de sagesse,
Apprenez, mes enfans, que sans la politesse,
Les talens les plus beaux, les dons les plus heureux
Sont comme un diamant informe et raboteux.

XIX. *Le Petit-Maître devant son miroir.*

Un petit-maître (1) bien frisé,
Bien musqué, bien adonisé
Pour mieux arranger sa parure,
Avant que de se faire voir,
Voulut encor donner un coup-d'œil au miroir.
Là, considérant sa figure,
Son accoutrement, son allure,
En vérité, disoit le damoiseau,
Je ne crois pas que la nature,
Ait jamais rien fait d'aussi beau.
Voyez ce port, cet air, cet aimable sourire!
Faut-il être surpris si le monde m'admire?
Jadis il admiroit Adonis, Cupidon (2);
Et dans moi je crois bien qu'il trouve leur image.
Oui, vous le croyez tout de bon,
Dit alors le miroir surpris de ce langage?
Mais répondez-moi beau mignon:
Que veut dire ce vermillon
Dont vous couvrez votre visage?
Des femmes c'est là le partage;

(1) On donne le nom de PETIT-MAÎTRE à tout jeune homme qui met trop d'affectation dans son ton, dans ses manières et dans sa parure.

(2) Adonis et Cupidon se rendirent célèbres par leurs graces et leur beauté.

Mais sur le front d'un homme sage,
On ne doit voir d'autre rougeur,
Que celle que produit une aimable pudeur.
Que faites-vous de cette cadenette,
Qu'on voit flotter au gré du vent?
Voulez-vous donc qu'en vous voyant,
On vous prenne d'abord pour une girouette!
Et ce petit chapeau, que fait-il sous le bras (1)!
Mon ami, ne sentez-vous pas
Que la malice à gloser toujours prête,
Dira qu'apparemment vous n'avez point de tête!
Et vous nous dites sans façon,
Qu'on croira voir en vous un autre CUPIDON,
Un nouvel ADONIS! quelle présomption!
On vous prendra plutôt pour un vrai Sibarite (2);
Un petit-maître, un freluquet;
Qui tout bouffi d'orgueil, n'a point d'autre mérite,
Que sa parure et son caquet.
Cessez donc, croyez-moi, de faire l'agréable;

(1) Le miroir ne fait mention que des modes qui étoient en vogue dans le tems qu'il parloit. On ne connoissoit alors ni les OREILLES DE CHIEN, ni les MOUCHETS, ni les HABITS QUARRÉS, ni les SOULIERS POINTUS, ni les CHEVEUX A LA TITUS, ni mille autres jolies inventions qui font tant briller nos petits-maîtres du jour.

(2) Les Sibarites étoient un peuple efféminé et méprisable par sa molleste.

Et sachez qu'un homme d'honneur,
Ne doit chercher à plaire, à se rendre estimable,
Que par les qualités de l'esprit et du cœur.
Du miroir tel fut le langage.

Si les miroirs parloient encor de notre tems,
A combien de nos jeunes gens
Ne pourroient-ils pas faire une leçon si sage!

XX. *Le Lis et le Roseau.*

Sur les rives d'un fleuve, entre plusieurs roseaux,
Un lis levoit sa tête altière,
Lorsqu'on vit tout-à-coup les flots
S'élever, franchir leur barrière,
Et se précipitant dans la campagne entière,
Menacer d'entraîner plantes, arbres, troupeaux.
Un roseau qui du lis connoissoit l'humeur fière,
Du danger qu'il couroit voulant le prévenir,
Crut devoir lui donner cet avis salutaire :
Mon ami, lui dit-il, si voulez bien faire,
Contre le cours des eaux n'allez pas vous roidir.
Vous lutteriez en vain contre leur violence.
Mais songez plutôt à fléchir.
C'est ce qui m'a cent fois empêché de périr.
Croyez-moi : profitez de mon expérience.
Moi fléchir ! dit le lis fier et plein d'arrogance :
A ce trait de bassesse osez-vous m'exhorter !
Sans doute vous croyez que je suis un des vôtres !
Mais faites, s'il vous plaît, votre sermon à d'autres.
Fallut-il me voir emporter ;
Je ne montrerai point une telle foiblesse.
L'insensé tint parole : il eut la hardiesse
De vouloir faire tête aux flots;

Et pour prix de cette prouesse,
Il fut entraîné par les eaux.

Il faut savoir céder, quand on le peut sans crime.
Lorsque l'on a trop de fierté,
De son inflexibilité
L'on est le plus souvent la première victime.

XXI. *La Brebis, l'Agneau et le Berger.*

Une brebis avoit mis au monde un agneau ;
Mais bien qu'il ne fît que de naître ;
Quoiqu'il fût bien fait, gras et beau,
Elle ne voulut pas d'abord le reconnoître (1).
A peine elle le regardoit,
Quand elle le voyoit paroître ;
Et lorsque d'elle il s'approchoit,
Loin de le recevoir, elle le repoussoit.
Les animaux ont aussi leurs manies,
Leurs caprices, leurs tics et leurs antipathies.
Le pauvre agneau se désoloit ;
Et dans l'excès de sa tristesse,
Il crioit, il bêloit sans cesse.
Alors un berger qui le vit,
Touché de sa douleur, lui dit :
Console-toi, prends patience,
Et de te faire aimer ne perds pas l'espérance.
Ta mère, je le sais, ne te traite pas bien ;
N'importe : toi, n'épargne rien,
Pour te l'attacher et lui plaire.
Une mère toujours finit par être mère.
Notre agneau suivit cet avis ;
Et pour lui marquer sa tendresse,

(1) Plusieurs bergers m'ont assuré que cela arrivoit souvent.

A sa marâtre il fit caresse sur caresse.
A ses bons procédés l'insensible brebis
Ne put s'empêcher de se rendre ;
Et le traitant bientôt comme l'on traite un fils,
Elle n'eut plus pour lui que l'amour le plus tendre.

Enfans, avez-vous par malheur,
Une mère en qui la rigueur
Etouffe à votre égard la bonté maternelle!
Pour vous en faire aimer, et pour gagner son cœur,
Prenez cet agneau pour modèle.

XXII. *L'Ecolier, la Guêpe et le Laboureur.*

Un écolier espiègle et même un peu méchant,
Vit un jour en se promenant,
Un nid de guêpes, où la mère
Choyoit avec soin ses petits.
Bien que ces animaux, toujours restés tapis,
N'eussent rien fait qui pût provoquer sa colère,
L'enfant suivant son caractère,
Se fait un jeu de les vexer,
Et s'armant pour cela, d'une longue baguette,
Dans le nid pareillé qui leur sert de retraite,
Il ne craint pas de l'enfoncer.
Mais la guêpe qui n'est pas tendre,
Pour se venger ou se défendre,
Fond sur le petit malfaiteur,
Et vous lui fait une piqûre
Qui dans l'instant, de sa figure
Du double, augmentant la grosseur,
Lui fait bientôt pousser de grands cris de douleur.
A sa voix, un bon laboureur
Quitte son travail, et s'empresse
De venir au secours du petit malheureux.
Qu'avez-vous, lui dit-il, d'un ton plein de tendresse,

Et pourquoi poussez-vous tant de cris douloureux !
Ça, parlez : à vos maux je viens porter remède :
Car en cas de besoin, il faut que l'on s'entr'aide.
Alors confus et larmoyant,
L'écolier sans déguisement,
Lui raconte son aventure ;
Et le bon paysan touché de son malheur,
Par ses discours, d'abord l'anime, le rassure ;
Et par ses soins ensuite il calme sa douleur.
Mais pour guérir aussi son cœur,
Vous voyez, lui dit-il, les maux que l'on s'attire,
Lorsque l'on est assez méchant
Pour se faire un plaisir de nuire.
Corrigez-vous donc, mon enfant ;
Profitez du malheur qui vient de vous instruire,
Et souvenez-vous bien que le mal que l'on fait,
Rend toujours malheureux celui qui le commet.

XXIII. *Le Paysan qui se regarde au miroir.*

Un de ces campagnards pour qui tout est nouveau,
Et qui n'ont vu que leur hameau,
Avoit appris par aventure,
Qu'un verre bien poli, qu'on appeloit miroir,
Présentoit à chacun sa fidèle peinture.
Ce fait le surprit fort : il courut pour s'y voir.
Mais à peine a-t-il vu sa triste et large face,
(C'étoit un homme des plus laids)
Que ne pouvant penser que ce fussent ses traits,
Il crut que le miroir lui faisoit la grimace,
Et de lui se moquoit exprès.
Trompé par cette idée, il se fâche, il s'agite,
Il se démène, il se dépite;
Et le miroir de répéter
Tous les gestes qu'il lui voit faire.
Quoi! tu viens encor m'insulter,
Dit alors notre homme en colère!
Me prends-tu donc pour un oison (1)!
Attends, attends; je vais te mettre à la raison.
A ces mots, transporté de rage,
Et voulant se venger de ce nouvel outrage,
Sur la glace il décharge un grand coup de bâton.

(1) Pour un sot.

Mais cette fureur inutile,
Bien loin de le venger, combla son désespoir.
D'abord il n'avoit qu'un miroir;
Dans un moment, il en eut mille (1),
Qui venant tour-à-tour lui tracer son portrait,
Le firent dessécher de honte et de regret.

Pour se venger d'un vain outrage,
On s'attire de vrais malheurs;
Et quand on se roidit contre le badinage,
On ne fait qu'augmenter le nombre des railleurs.

(1) Chaque morceau du grand miroir brisé devint un petit miroir où le paysan voyoit sa laide figure.

XXIV. *Le Revenant.*

Un jeune enfant à qui sa vieille gouvernante (1)
Racontoit tous les jours quelque histoire effrayante
De revenant, d'esprit follet,
Un soir que dans sa chambre il étoit sans lumière,
Avant que le sommeil eût fermé sa paupière,
Ouït je ne sais quoi qui remuoit, sautoit,
Et contre ses rideaux grimpoit.
Frappé du bruit qu'il entend faire,
Et près de lui croyant avoir un revenant,
D'abord à son secours il appelle son père.
Le tendre père accourt avec empressement,
Et le croyant malade, il lui dit plein d'alarmes:
Qu'as-tu donc, mon enfant ! sens-tu quelque douleur !
Non, répond le marmot, en versant quelques larmes;
Mais je suis tout transi de peur.
— Et qu'est-ce donc, mon fils, qui cause ta frayeur !

(1) Comme il y a beaucoup de domestiques ignorans qui par les contes absurdes qu'ils font aux enfans, leur donnent des idées fausses, et les disposent à s'effrayer de tout, j'ai cru que cette Fable pourroit les préserver de ce danger.

— Ah ! quand j'y pense, j'en frissonne.
A peine dans mon lit je m'étois étendu,
Qu'un de ces revenans dont m'a parlé ma bonne,
En faisant un grand bruit, dans ma chambre est venu.
— Un revenant ! le connois-tu !
A tes yeux l'as-tu vu paroître !
— Oh ! non ; je l'ai seulement entendu.
— Eh bien, mon fils, je veux t'apprendre à le connoître,
Et je vais te le faire voir.
Le père, après ces mots, lui montre un gros chat noir,
Qui poursuivant un rat, avoit fait le tapage
Dont s'étoit effrayé l'enfant.
Puis il lui dit : voilà, mon fils, le revenant
Dont tu t'étois formé la plus horrible image !
C'est ce chat qui t'alarmoit tant.
Apprends en le voyant, à devenir plus sage.
Apprends que l'on ne doit se livrer à la peur,
Que lorsqu'on sait sans aucun doute,
Que le danger que l'on redoute,
Est propre à faire naître une juste frayeur.

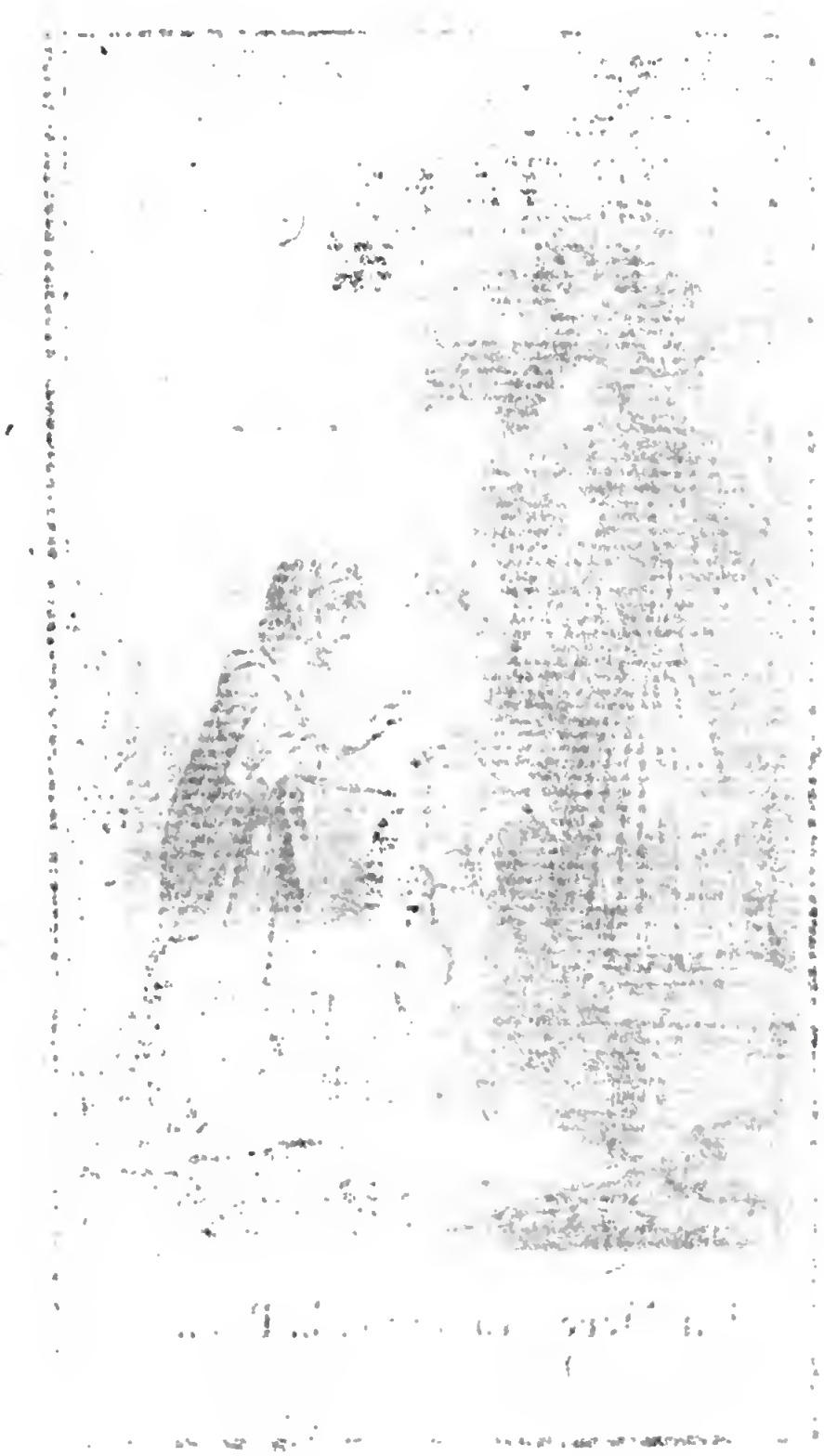
XXV. *Les Rames et le Gouvernail.*

Contre le gouvernail de certaine galère
Les rames murmuroient, et disoient en grondant :
Quoi ! faut-il donc qu'à tout instant,
Nous luttions contre l'onde amère (1),
Tandis que monsieur, sans rien faire,
Se quarre au haut du bâtiment!
Est-il donc d'une autre nature?
Non, non.... Le gouvernail entendit ce murmure ;
Et sans faire aucun mouvement,
Aux rames il laissa tout le gouvernement.
Mais comme elles alloient sans règle et sans mésure,
Pour prix de leur audace, au premier coup de vent,
Malgré tous leurs efforts, elles se dévoyèrent,
Et contre un rocher se brisèrent.

Voilà le sort qui vous attend,
O vous, qui méprisez l'autorité suprême !
Le peuple ne sauroit se gouverner lui-même :
Il se perd, dès qu'il veut se rendre indépendant.
D'un enfant indocile on en peut dire autant.

(1) Eau de la mer qui est amère.

Fin du Livre second.



La Mere, l'Enfant et la Ruche.

Fable

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

La Mère, l'Enfant et la Ruche.

Un enfant à tête légère,
Comme il se promenoit un jour avec sa mère,
Apperçut une caisse où certain peuple ailé,
Sous le même toit rassemblé,
Sans connoître le nom de frère,
Vivoit avec fraternité,
Et pour le bien commun, sans profit, ni salaire,
Se livroit au travail avec activité.
Je parle d'une ruche; on doit assez m'entendre;
Mais comme on ne sait rien dans un âge encor tendre,
Le marmot ne connoissoit pas
Ce peuple heureux, actif, industrieux, fidèle,
Que dans chaque famille et dans tous les états,
On devroit prendre pour modèle.
Pour le connoître, il fit ce que font les enfans,

Demande sur demande. A quoi sert cette caisse?
Dit-il, des insectes volans
En sortent, y rentrent sans cesse :
Maman, que font-ils là dedans?
Voyons-le. Gardez-vous, dit la mère alarmée,
D'approcher de ces animaux.
Personne impunément ne trouble leurs travaux.
De ce qu'ils font je suis bien informée ;
Je vais vous l'apprendre en deux mots.
Cette caisse est le lieu qu'habitent les abeilles :
C'est là que leur instinct, heureux présent du ciel,
Leur fait avec un art mis au rang des merveilles,
Former du suc des fleurs et la cire, et le miel.
Le miel ! Bon ! dit l'enfant, vous savez que je l'aime :
Je vais donc bien m'en régaler.
Arrêtez, dit la mère, en le voyant aller :
Vous commettriez, mon fils, une imprudence extrême,
Et pour votre punition,
Vous vous verriez percé de cent coups d'aiguillon.
D'abord intimidé par cette remontrance,
L'enfant à son projet promet de renoncer.
Mais faisant à son goût céder l'obéissance,
Bientôt il laisse exprès sa mère s'avancer,
Se glisse, s'éloigne en cachette,

S'approche de la ruche, y plonge une baguette,
En tire un peu de miel, et de cette liqueur
D'abord sa bouche satisfaite
Se plaît à savourer l'agréable douceur.
Plaisir hélas! trop court! Bientôt avec fureur,
Les abeilles de leur retraite,
Fondent sur le petit voleur;
Et perçant de leurs traits ses mains et son visage,
Elles lui font pousser mille cris de douleur.
Sa mère les entend, accourt et le soulage.
Je vous l'avois prédit, dit-elle en mère sage;
Mais pour vous mes discours ont été superflus.
Désobéissant, téméraire,
Vous avez, malgré moi, voulu vous satisfaire;
Et c'est ce qui vous rend malheureux et confus.
Puisse au moins ce malheur vous être salutaire,
Et vous apprendre à fuir les plaisirs défendus!
Votre confusion, votre douleur amère
Vous montrent quel en est le fruit.
Comme celle du miel, leur douceur nous attire;
Elle nous flatte et nous séduit;
Mais toujours le remords les suit;
Et comme l'aiguillon, le remords nous déchire.

II. *Le Diamant et le Lapidaire.*

Un diamant informe et tout couvert de terre,
Ne pouvoit consentir à se laisser tailler ;
Et d'abord que le lapidaire (1)
S'occupoit à le travailler,
Pourquoi, lui disoit-il, me mettre à la torture ?
On dit souvent que la nature
M'a donné trop de dureté ;
Mais vous avez sans doute une ame encor plus dure.
Ah ! mettez fin, de grace, à votre cruauté,
Et tirez-moi de cette roue,
Où je me vois si mal traité.
Oui, mon ami, dit l'ouvrier, j'avoue
Que je vous traite avec rigueur ;
Mais si ma main trop indulgente,
N'avoit soin de polir votre masse brillante,
Vous resteriez toujours sans prix et sans valeur.
Souffrez donc, mon ami, souffrez un peu de gêne.
Il faut souffrir, dit-on, pour être beau.
On est dédommagé tôt ou tard de la peine.
Le diamant le fut : car dès que le ciseau
L'eut dépouillé de la matière

(1) C'est le nom qu'on donne à l'artiste qui taille les diamans.

Qui voiloit son front radieux,
Il brilla comme la lumière,
Et par son vif éclat, il charma tous les yeux,
Lui qu'on ne regardoit naguère,
Que comme un caillou raboteux.

Inutilement la nature
Nous auroit départi les dons les plus brillans,
Si le travail et la culture
Ne faisoient valoir ses présens.

III. *Le Laboureur accusé de magie.*

Sur les bords que le Tibre (1) arrose de ses eaux,
Vivoit jadis un laboureur habile,
Dont le champ, quoiqu'il fut de son fond peu fertile,
Récompensoit toujours ses pénibles travaux.
Vainement les saisons paroissoient déréglées;
Sécheresse, vents ou gelées,
Tout sembloit respecter ses fruits et ses moissons;
Et tandis que les champs de tous les environs
Trompoient des possesseurs les vœux et l'espérance,
Le sien étoit pour lui la corne d'abondance (2).
Ses voisins en furent témoins,
Et loin d'attribuer son bonheur à ses soins,
Aveuglés par la jalousie,
(On sait qu'elle est de tout métier)
Ils vous l'accusent de magie,
Et le citent comme sorcier.

(1) Fleuve d'Italie.

(2) C'est-à-dire, produisoit des fruits abondans. CÉRÈS qui, selon la Fable, étoit la déesse des fruits et des grains, avoit pour attribut une corne d'où sortoit une grande quantité d'epis et de fruits, et qu'on appeloit pour cela, CORNE D'ABONDANCE.

Le laboureur paroît, et pour toute défense,
Dans la salle de l'audience
Il introduit son fils avec ses deux taureaux,
Ses bèches avec ses rateaux;
Et parlant avec assurance,
Voilà, dit-il, les instrumens
Des charmes, des enchantemens
Qu'ose me reprocher l'envie.
C'est d'eux seuls que je tiens tous ces fruits abondans
Qu'on dit être l'effet de la sorcellerie.
Condamnez-moi donc, j'y consens;
Mais songez qu'étant mes complices,
Ils doivent partager avec moi les supplices,
Comme ils ont partagé mes soins et mes travaux.
Le sage laboureur se tut après ces mots:
Il n'avoit pas besoin d'en dire davantage.
Ce plaidoyer bien mieux que les plus beaux discours,
De son juge d'abord lui gagna le suffrage;
Et son exemple apprit à tout le voisinage,
Que lorsque l'on travaille, on réussit toujours.

IV. *Les deux Hommes laids.*

Deux hommes dont le corps ainsi que la figure
D'Esope (1) retraçoient et la taille et les traits,
Pour tout dire en un mot, deux hommes des plus laids,
Je ne sais par quelle aventure,
En face l'un de l'autre étoient un jour assis.
L'un d'eux enclin à la satyre,
A l'aspect de son vis-à-vis,
Avec un air malin, se mit d'abord à rire :
Ensuite à son voisin montrant son compagnon,
Regardez, lui dit-il, regardez ce beau sire !
Examinez cet air mignon ;
Voyez ce port et ce corsage !
Il faudroit, selon moi, montrer ce personnage,
Ainsi que l'on fait voir la curiosité :
Le peuple sûrement en seroit enchanté,
Et l'on croiroit à la merveille !
Ces sarcasmes de l'autre avoient frappé l'oreille;
Cependant il se tut; mais prenant un miroir,
Et l'offrant au railleur, afin qu'il pût s'y voir,
Pour repousser, dit-il, votre amère censure,
Je ne vous rendrai pas injure pour injure ;

(1) Esope a toujours passé pour un des hommes les plus difformes qui aient jamais existé. Aussi on ne le représente jamais qu'avec une bosse énorme et tous les autres attributs de la laideur.

Mais ce miroir vous répondra.
Contemplez-y votre figure,
Votre taille, votre structure;
Et tout cela vous apprendra
Que si nous glosons tant sur les défauts des autres;
C'est que le plus souvent nous ignorons les nôtres.

V. *La Fourmi et la Mouche* (1).

Une fourmi qui dans son magasin,
Pour pouvoir en hiver sustenter son ménage,
Charioit tout le jour du grain,
Rencontra par hasard une mouche volage,
Qui blâmant sottement cette précaution,
Lui dit : Que fais-tu donc, et quelle est ta folie?
Nous sommes à présent dans la belle saison :
Au plaisir elle nous convie;
Et loin de t'empresser comme moi, d'en jouir,
Tu donnes au travail ce beau tems de la vie!
Eh! laisse-là tes grains : songe à te divertir,
Et goûte les douceurs que l'été nous présente.
Le plaisir rend heureux, et le travail tourmente.
Votre conseil peut être bon,
Répondit la fourmi; mais qu'il le soit, ou non;
Ma conduite, je crois, est beaucoup plus prudente.
L'été ne dure pas toujours,

(1) Si j'ai osé traiter ce sujet après l'inimitable Lafontaine, ce n'est pas que j'aie eu la sotte présomption de vouloir en quelque sorte lutter avec lui-même. Mais j'ai cru qu'en développant mieux le sens moral qui résulte de l'action dont il m'a fourni l'idée, j'en rendrois le récit plus utile aux enfans, et j'ai sacrifié mon amour-propre à leur instruction.

Et le beau tems passé, viennent les mauvais jours.
Or si je manque alors de subsistance,
Vous, qui me blâmez tant, viendrez-vous m'en fournir!
Peut-être hélas! de faim on vous verra mourir.
Par mes travaux et par ma prévoyance,
Contre l'hiver qui doit venir,
Laissez-moi donc me prémunir.
Pour se mettre à l'abri d'une grande souffrance,
Il faut savoir un peu souffrir.

Si de notre fourmi, l'homme avoit la prudence,
Il songeroit à l'avenir;
Et bien loin de donner tout son tems au plaisir,
Par les travaux de sa jeunesse,
Il se prépareroit une heureuse vieillesse.

VI. *L'Epagneul.*

Un épagneul (1) dès sa jeunesse,
Par ses graces et sa beauté,
Avoit si bien su plaire à sa vieille maîtresse,
Qu'il étoit devenu l'objet de sa tendresse,
Ou plutôt son enfant gâté.
Elle lui prodiguoit mainte et mainte caresse;
Elle l'appeloit son *bijou*,
Son bon ami, son *petit chou*;
Sur ses genoux elle l'avoit sans cesse:
Elle le nourrissoit avec délicatesse,
Lui donnoit des biscuits, des croûtes de pâté,
Et des bonbons de toute espèce.
Rien ne manquoit alors à sa félicité.
Mais au bonheur enfin succéda la détresse.
La bonne dame délogea;
Ou pour mieux dire, on la porta
De son logis au cimetière;
Et sitôt qu'elle y fut, sa famille héritière,
Vint partager tout son butin.
Mais que devint alors l'épagneul orphelin?
Hélas! au lieu d'une seconde mère,
Car pour lui la dame l'étoit,
Il n'eut plus qu'un maître sévère,
Qui loin de le gâter, à peine le soignoit.

(1) Petit chien qui a le poil fort long et fort fin.

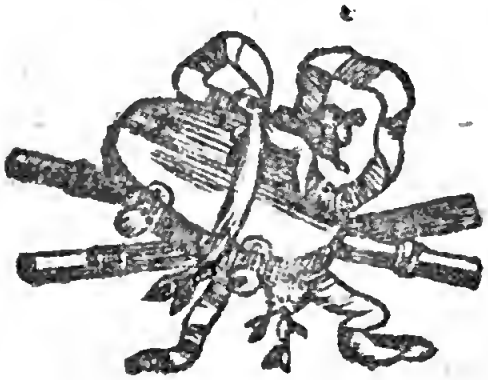
Plus de bonheur, de bonne chère :
Il n'avoit pour son ordinaire,
Qu'un morceau de pain noir qu'un valet lui jettoit.
Plus de coussins, plus de duvet :
Son lit étoit la terre nue,
Et même du logis souvent on le chassoit,
Pour le faire coucher au milieu de la rue.
Une nuit, qu'il s'y lamentoit,
Plusieurs autres chiens l'entendirent,
Vinrent le trouver, et lui dirent :
Qu'est-ce donc qui te fait gémir?
Ah! leur dit l'épagneul en poussant un soupir,
Vous le voyez assez : isolé, solitaire,
Ne vivant que de pain et couché sur la terre,
Je ne puis que beaucoup souffrir.
Quoi! pour toi, lui dit-on, cette vie est trop rude!
Tu n'en as donc jamais contracté l'habitude!
Pour nous, il en est autrement.
Comme toi, mal nourris, et couchant sur la dure,
Nous n'en vivons pas moins gaîment,
Et ce qui cause ton tourment,
Sans la moindre douleur, chacun de nous l'endure.
Ah! reprit l'épagneul, vous me montrez l'erreur
Qui m'a fait jusqu'ici mal juger du bonheur.

Lorsque la maîtresse chérie
Que la mort hélas ! m'a ravie ,
Me prodiguoit jadis les aises , les douceurs ,
Je regardois mon sort comme digne d'envie.
Mais je vois maintenant qu'une trop douce vie
Est une source de malheurs.

VII. *L'Enfant et la Poule.*

Une poule étoit dans son nid.
Un enfant qui fuyant le travail et la gêne,
Alloit rodant par-tout, la vit,
Et sur son seul air, il comprit
Qu'elle faisoit effort, qu'elle avoit de la peine.
Mais un moment après, il vit changer la scène.
De son nid la poule sortit,
Et se mit à chanter; tant elle étoit contente!
Sa joie à l'écolier parut fort surprenante.
Naguère, lui dit-il, tu paroissois souffrir;
Et je te vois te réjouir!
A quoi dois-tu donc l'avantage
De passer tout-à-coup de la peine au plaisir?
La poule alors lui fit cette réponse sage:
Quand je semblois souffrir, je faisois mon ouvrage,
C'est-à-dire, mon œuf. A présent qu'il est fait,
Mon cœur joyeux et satisfait,
Eprouve une vive allégresse;
Et je m'applaudis en chantant.
Veux-tu bientôt en faire autant!
Surmonte d'abord la paresse;
Gêne-toi pour quelques instans;
Et cessant d'employer ton tems
A t'amuser, à te distraire,

Fais bien ton devoir. Mon enfant,
Il en coûte un peu pour le faire ;
Mais l'a-t-on fait ! on est content.



VIII. *Le Serin.*

Un serin que le sort avoit fait prisonnier,
Ne pouvoit pas souffrir la cage.
En vain lui disoit-on que ce doux esclavage
Le délivroit de l'épervier (1);
En vain pour lui plein de tendresse,
Son maître s'occupoit sans cesse
A lui faire oublier l'ennui de sa prison :
En vain il le formoit avec la serinette (2),
Le nourrissoit à la brochette,
Le régaloit de maint bonbon,
Lui traçoit dans un paysage,
Des arbres et des bois une fidèle image.
Tout cela ne put rien sur l'oiseau dégoûté :
Le drôle n'en vouloit qu'à la réalité.
Car enfin, disoit-il en son petit langage :
Cet appareil est bel et bon ;
Mais de quelque ornement que l'on pare ma cage,
Elle n'est après tout, qu'une belle prison.
La liberté, voilà ma seule passion.
Tandis que dans lui-même il parloit de la sorte,
Son maître vient le voir, et par un cas fortuit,

(1) Oiseau de proie.

(2) Instrument de musique avec lequel on apprend aux serins à siffler des airs.

Après avoir garni sa cage d'un biscuit,
Il oublie en partant, d'en refermer la porte
On juge bien que le reclus
Ne rappela pas son argus,
Pour lui donner avis de son inadvertance.
Mais profitant soudain de cette circonstance,
Sans tarder un moment, sans faire ses adieux,
Loin de son manoir (1) odieux,
Il s'enfuit d'une aile légère.
Le voilà donc enfin au comble de ses vœux!
Loin d'un maître à son gré, trop dur et trop sévère,
Il comptoit, l'insensé, dans ce nouvel état,
Etre heureux et trouver de quoi se satisfaire;
Mais il comptoit sans un vieux chat
Qui sur un toit voisin étant en sentinelle,
Au moment qu'il battoit de l'aile,
Vous le croque en guise d'un rat.

Défiez-vous, enfans, des appâts agréables
Que vous offre la liberté.
En nous donnant l'espoir de la félicité,
Souvent elle nous rend encor plus misérables.

(1) Demeure.

IX. *La Mouche et le Lait.*

Une mouche, en faisant sa ronde,
Vit un vase rempli de lait.
Bon! dit-elle aussitôt, c'est bien ici mon fait.
Me voilà l'animal le plus heureux du monde.
De cette liqueur sans seconde (1),
Je vais m'abreuver à souhait.
Ainsi pensoit notre pécore :
Elle ne savoit pas encore
Que la liqueur qui l'attiroit,
Renfermoit un piége secret.
Encore moins prévoyoit-elle
Que bientôt elle s'y prendroit.
Elle y fond donc à tire-d'aîle,
Et s'y rassasie à loisir.
C'est fort bien ; mais ensuite il falloit en sortir,
Et de l'étang de lait regagner le rivage.
Or elle eut beau ramer, tourner de tout côté ;
Rien ne put la sauver d'un funeste naufrage :
La dame alla boire au Léthé (2).

Dans le lait, on trouve l'image
Des attraits séduisans qui flattent nos desirs ;
Et la mouche à l'enfant ignorant et volage,
Par son malheur, apprend le danger des plaisirs.

(1) Incomparable, qui n'a pas son égale.

(2) C'est-à dire, elle périt. Le Léthé étoit un fleuve qu'il falloit traverser pour aller aux enfers.

X. *La Mouche et le Miel.*

Quand dans le pot au lait la mouche fit naufrage,
Une de ses sœurs qui la vit,
Plaignit son triste sort, et dit,
Comme auroit pu le faire un grave personnage :
De l'amour du plaisir voilà quel est le fruit !
Il promet le bonheur, en donne l'espérance ;
Et c'est à la mort qu'il conduit !
Oh ! je profiterai de cette expérience,
Et je n'aurai pas l'imprudence
D'aller roder à l'entour de ce pot.
Mais sans aucun danger, j'aurai ce qu'il me faut.
On vient de mettre sur la table,
Un grand bassin rempli de miel ;
Et je pourrai, graces au ciel,
Aller me régaler de ce mets délectable,
Sans craindre de me fourvoyer.
Le miel n'est pas du lait : moins clair et moins liquide,
On peut d'un pas ferme et solide,
Errer sur sa surface, et ne pas se noyer.
Sur ce raisonnement, pleine de confiance,
Elle va se poser sur la douce liqueur ;
Et longtems avec complaisance,
Elle en savoure la douceur.

Mais quand après avoir ainsi bien fait bonbance,
Elle voulut se retirer;
Elle sentit avec surprise,
Que par les pieds elle étoit prise;
Et ne pouvant se dépêtrer (1),
Au milieu de ce miel dont elle étoit éprise,
Elle finit par expirer.

Apprenez, jeunesse volage,
A craindre les dangers qui sont autour de vous.
Comme notre mouche peu sage,
N'en fuyez pas un seul, mais évitez-les tous.
Ce qui vous paroît agréable,
Sans vous présenter aucun mal,
Souvent cache un piége fatal,
Qui pour vous des périls est le plus redoutable.

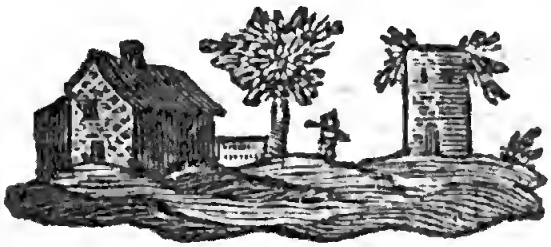
(1) Se débarrasser, se tirer du miel.

XI. *Le Trompette prisonnier et le Vainqueur.*

Parmi grand nombre de guerriers
Qui venoient d'essuyer une entière défaite,
Et qui tous étoient prisonniers,
Le vainqueur en passant apperçut un trompette (1).
Il n'étoit pas d'humeur à lui faire quartier:
Cependant celui-ci se mit à le prier;
Et comptant obtenir sa grace,
Il lui dit hardiment, pour se justifier:
Quel crime avez-vous donc à me faire expier!
Quand nos gens contre vous marchoient avec audace,
Je n'ai pas bougé de ma place,
Et l'on ne m'a point vu courir de rang en rang,
Ni verser seulement une goute de sang.
Toute la faute que j'ai faite,
Si c'en est une cependant,
C'est d'avoir en soufflant, tiré de ma trompette
Un vain bruit, un son éclatant.
Vous n'aurez pourtant pas un sort plus favorable,
Que ceux qui dans nos rangs ont porté le trépas,
Lui répondit alors le vainqueur équitable.

(1) Celui qui sonne de la trompette.

Il est vrai que dans les combats,
On ne vous a pas vu déployer votre bras;
Mais quand vous embouchiez la trompette guerrière,
Dites-moi: par ses sons, ne prétendiez-vous pas
Exciter contre nous la valeur meurtrière
De vos chefs et de vos soldats?
Ne m'apportez donc plus d'excuse pitoyable;
Mais retenez bien cet avis:
Qui fait faire le mal, est encor plus coupable,
Que ceux même qui l'ont commis.

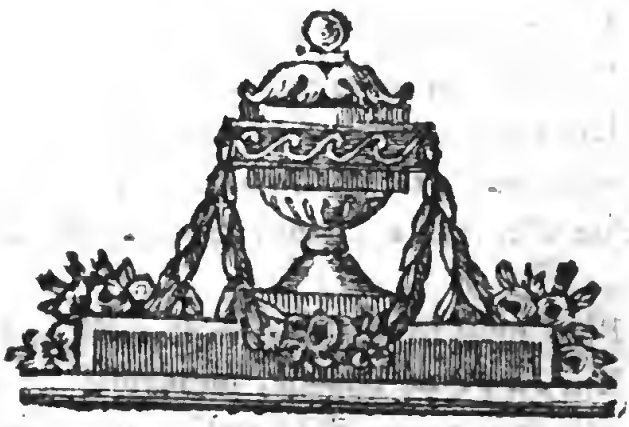


XII. *La jeune Fille et la Corme.*

Certaine fille assez jolie,
Mais d'une humeur revêche et d'un esprit malin,
Vit un cormier (1) sur son chemin,
Et d'en goûter le fruit elle eut la fantaisie.
Eve dans pareil cas, autrefois nous perdit (2).
L'erreur de sa jeune rivale
Au genre humain fut moins fatale;
Cependant à l'appât comme *Eve*, elle se prit.
Par sa peau vermeille et brillante,
D'abord la corme (3) l'enchanta;
Mais dès qu'elle eut goûté sa chair aigre et piquante,
En faisant la grimace, elle la rejetta;
Et confuse de sa méprise,
Quoi! peut-on bien, dit-elle, ainsi tromper les gens!
L'éclat est au dehors, et l'aigreur au dedans!
Il est vrai, dit quelqu'un témoin de sa surprise;
Mais ce n'est pas un grand malheur
Que vous vous soyez laissé prendre

(1) Arbre qui porte des fruits fort acides.
(2) En mangeant du fruit défendu.
(3) Fruit du cormier.

Par l'éclat de ce fruit trompeur :
Car c'est une leçon qui vous fera comprendre
Que la plus parfaite beauté
N'est rien, si l'on n'y joint encore la bonté.



XIII. *L'Ecureuil et l'Enfant.*

Enfermé dans un grand cylindre (1)
Qu'on avoit entouré d'un treillage de fer,
Les pieds en mouvement, le nez, la tête en l'air,
Un écureuil joli, mignon et fait à peindre,
Dans sa prison tournoit, tournoit,
Et sans cesse se démenoit.
En examinant son adresse,
Son air gai, vif et sa prestesse,
Les enfans qui le regardoient,
En étoient ébahis et s'en extasioient.
Mais l'un d'entr'eux faisant le grave personnage,
Bien qu'il fut un maitre étourdi,
Lui dit : Que fais-tu, mon ami!
Tu t'agites sans cesse, et te mets tout en nage;
Mais de tout ce travail quel est donc l'avantage!
Et vous, qui faites le pédant,
Répondit aussitôt l'écureuil à l'enfant,
Quel fruit retirez-vous du jeu, du badinage
Qui vous occupe à tout instant!
Si je m'amuse, c'est que je ne puis mieux faire.
Mais vous, vous pouvez au contraire,

(1) Caisse ronde et oblongue.

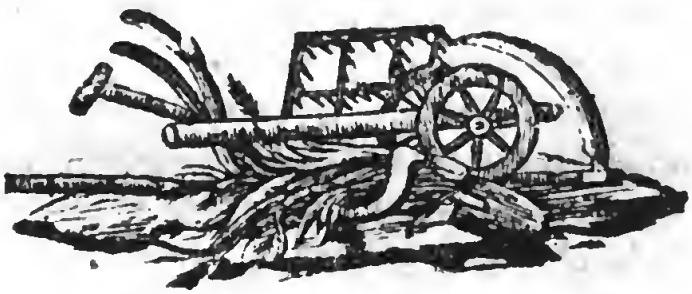
Vous occuper utilement.
Vous jouez toutefois continuellement,
Comme si vous n'aviez que cette seule affaire;
Et vous me blâmez cependant!
Je serois sans doute blâmable,
Si comme vous, j'étois un être raisonnable;
Mais je n'ai pas cet heureux don.
Vous seul, qui vous piquez d'avoir de la raison,
De n'aimer que le jeu vous êtes condamnable.
C'étoit faire à l'enfant une bonne leçon.
Mais lui fut-elle profitable?
Se corrigea-t-il? hélas! non.
Il imita toujours l'écureuil de ma Fable.

XIV. *Les Statues.*

En sa faveur trop prévenue,
Une grande et belle statue
Que l'on avoit placée au milieu d'un jardin,
Pour les autres, dit-on, n'avoit que du dédain.
S'imaginant être leur reine,
Elle les regardoit du haut de sa grandeur;
Elle ne leur parloit qu'à peine,
Et qu'avec un ton de hauteur.
Sa conduite piqua l'une de ses compagnes
Qui, pour humilier sa sotte vanité,
Lui dit : D'où vous vient donc, ma sœur, tant de fierté!
Comme nous, au sein des montagnes,
N'étiez-vous pas jadis sans forme, sans beauté!
Je sais qu'étant plus exhaussée,
Vous paroissez avoir plus de grandeur que nous;
Mais sans le piédestal où l'on vous a placée,
Nous serions sûrement aussi grandes que vous.
Je sais encor qu'en vous, on voit plus de finesse.
Mais l'extrême délicatesse
Des traits qui vous font tant briller,
Vient uniquement de l'adresse
De l'homme dont la main sut si bien vous tailler.
Tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes,
Vous le devez, ma sœur, à son habileté;

Et c'est un vol que vous lui faites,
Quand vous en tirez vanité.

Jeunes beautés, quant à la vue
Des charmes dont le ciel daigne vous embellir,
Vous sentirez vos cœurs s'enfler, s'énorgueillir,
Songez à la leçon qu'on fit à la statue.



XV. *Les Enfans, l'Agneau et le Chevreau.*

Vivant à la campagne et ne sachant que faire,
Pour s'amuser et se distraire,
Un enfant se chargea d'élever un agneau,
Et son frère entreprit de former un chevreau.
Différens par le caractère,
Des élèves le sort fut aussi différent.
Doux, caressant, sensible, aimable,
L'agneau continuellement
A son maître cherchoit à se rendre agréable.
De joie, il remuoit la queue en l'abordant;
Il le regardoit en bêlant,
Et sembloit lui vouloir exprimer sa tendresse;
Il le suivoit par-tout, il lui léchoit la main;
Et l'enfant lui rendoit caresse pour caresse.
Mais le chevreau quinteux, pétulant et mutin,
Se conduisoit d'autre manière.
Quand on l'appeloit, il fuyoit;
Et lorsqu'avec une lisière,
De force, son Mentor après lui le traînoit,
Il regimboit, il se cabroit,
Et quelquefois dans sa colère,
Avec sa corne il le frappoit.
Son guide à son tour le battoit,
Et sans cesse ils étoient en guerre.

Un jour que plus qu'à l'ordinaire,
L'enfant avoit tancé son lutin de chevreau,
Celui-ci vint trouver l'agneau,
Et tout triste, il lui dit : Comment peux-tu donc faire,
Pour t'attacher ton maître et t'en faire chérir,
Tandis que jusqu'ici je n'ai pu réussir
Qu'à m'attirer du mien la haine et la colère!
Comment, reprit l'agneau ! voici tout le mystère
Qu'il sera bon de t'éclaircir.
Ton caractère au mien, tu le sais, est contraire.
Or, mon ami, c'est notre caractère
Qui nous fait aimer, ou haïr.
Quand il est bon, jamais nous ne manquons de plaire;
Mais lorsqu'il est mauvais, on ne peut nous souffrir.
Quand l'agneau tenoit ce langage,
Les enfans l'écoutoient avec attention;
Et l'un d'eux (c'étoit le plus sage),
Dit à l'autre : Entends-tu cette belle leçon!
Ton chevreau ne sauroit en faire aucun usage.
Entraîné par l'instinct qu'il reçut en partage,
Il le suit, et jamais il ne peut le changer;
Mais nous, nous pouvons, à notre âge,
De nos défauts nous corriger.

Profitons de cet avantage ;
Et si nous ressemblions l'un ou l'autre au chevreau ,
Tâchons de devenir semblables à l'agneau.

XVI. *La Vertu et la Beauté.*

La Vertu par hasard, rencontra la Beauté,
Qui sur elle jettant un regard de fierté,
Avec peine sembla supporter sa présence.
Mais insensible à cette offense,
Et toujours pleine de douceur,
La Vertu lui dit sans aigreur :
D'où vient donc ce dédain et cette indifférence
Que j'apperçois à votre abord ?
Autrefois comme des amies,
On nous voyoit souvent unies.
Qui peut nous empêcher d'être encore d'accord,
Et qu'ai-je donc enfin qui puisse vous déplaire ?
Rien, lui dit la Beauté ; mais votre air trop austère
Et la gravité de vos mœurs
Ne semblent guère faits pour vous gagner les cœurs.
Oui, reprit la Vertu, je suis grave et sévère;
Mais, soit dit entre nous : selon certains méchans,
Vous, de votre côté, vous cherchez trop à plaire ;
Vous êtes trop vaine, trop fière ;
Et tout cela déplaît à bien des gens.
Savez-vous donc ce qu'il faut faire,
Pour nous mettre à l'abri des traits des médisans ?

Tout le monde vous trouve aimable :
On dit aussi, je crois, que je suis estimable.
Eh bien, commençons dès ce jour,
A former entre nous une étroite alliance ;
Ne nous séparons plus; aidons-nous tour-à-tour.
Dès qu'on nous verra vivre en bonne intelligence,
Nous obtiendrons du monde et l'estime, et l'amour,
Et nous en paroîtrons l'une et l'autre plus belles.
Ce traité qui devoit entre elles
Unir la Vertu, la Beauté,
Etoit sage et bien concerté.
Mais par malheur, à ce qu'il semble,
Il n'est pas bien exécuté :
Car nous ne les voyons que rarement ensemble.

XVII. *L'Epagneul et le Chat.*

Un épagneul un jour jouoit avec *Mitis* (1),
Non comme chien et chat, mais comme bons amis.
Ils faisoient mille tours, s'escrimoient de la patte,
Mais d'une façon délicate
Qui n'avoit d'autre effet qu'un doux chatouillement.
Les ris, les jeux et la concorde
Présidèrent longtems à leur amusement;
Mais vint la pomme de discorde (2).
Surpris à-la-fois et content
De voir régner entr'eux un accord si charmant,
Leur maître au milieu d'eux jette un morceau friand.
Mais loin d'entretenir l'amitié mutuelle
Qui les avoit unis jusques à ce moment,
Ce don devint pour eux un sujet de querelle,
Qui donnant à leurs jeux une face nouvelle,
En fit bientôt un vrai combat.
Ce couple qui s'aimoit d'une amour fraternelle,

(1) Nom qu'on donne aux chats.

(2) La Fable raconte que la Discorde ayant un jour jetté une pomme dans un festin des dieux, elle excita par ce moyen, une grande dispute entre JUNON, VÉNUS et PALLAS. C'est d'après ce fait, qu'on dit la POMME DE DISCORDE, pour désigner un sujet de querelle.

Reprend son caractère et de chien et de chat.
Chacun d'eux veut avoir le morceau qui le flatte.
Ils font jouer les dents, ils font aller la patte,
Non pour se chatouiller, ainsi qu'auparavant;
Mais pour se déchirer impitoyablement.
Déja le sang couloit, et leur rage mortelle
Eût conduit l'un des deux aux bords de l'Achéron (1),
Si le maître aussitôt pour finir leur querelle,
N'eût fait jouer Martin bâton (2).

D'abord que l'intérêt s'y mêle,
Le jeu n'est plus amusement :
Il devient passion, fureur, emportement.

(1) Fleuve des enfers.
(2) Ne les eût frappés avec un bâton.

XVIII. *Le Livre et les Joujoux.*

Pourquoi détournez-vous sans cesse ces enfans?
Disoit à maints joujoux un livre de morale
Que tous les écoliers laissoient seul dans la salle,
Pour courir aux amusemens.
Sur ce sujet, à tort, vous nous cherchez querelle,
Lui dit l'un des joujoux : loin de les attirer,
Nous serions tous charmés de nous en délivrer:
Car avec eux, toujours c'est fatigue nouvelle.
Mais les petits lutins savent nous prévenir.
Je ne vois pas pourquoi, lui répondit le livre.
Vous pouvez tout au plus servir à divertir;
Au lieu que moi, j'instruis et j'apprends à bien vivre.
Et c'est justement pour cela,
Dit le joujou plein de prudence,
Que chaque enfant vous fuit et vous fuira.
Aux yeux de cette race-là,
L'amusement toujours aura la préférence.
C'est là comme leur élément.
Si donc content de les instruire,
Vous leur apprenez seulement
A bien vivre, à se bien conduire,
Ils ne verront dans vous rien d'attrayant.
S'ils étoient sensés, raisonnables,
Jaloux de devenir savans et vertueux,

Au sabot, au volant, à tous les autres jeux,
Sans doute ils trouveroient vos leçons préférables.
Mais les enfans ne le sont point.
Aux occupations utiles, importantes,
Ils préfèrent toujours les choses amusantes;
Et souvent l'homme même est enfant sur ce point.

XIX. *La Rose et la Violette.*

La rose censuroit un jour la violette,
Et lui disoit : En vérité,
Ma sœur, vous êtes trop discrette.
Sous un feuillage épais cachant votre beauté,
Personne ne vous voit en votre humble retraite,
Et vous ne vous plaisez que dans l'obscurité.
Moi, je suis un autre système.
Au lieu de me cacher, je me montre au grand jour.
Mais aussi tout le monde m'aime,
Et chacun vient ici pour me faire la cour.
Il est vrai, dit la violette ;
Mais si j'ai moins de gloire et de célébrité,
Du moins je suis en sûreté,
Et dans ma demeure secrette,
Je puis de l'Aquilon (1) braver la cruauté.
Pour vous, ma sœur, c'est autre chose.
Votre éclat à périr sans cesse vous expose.
Si les insectes malfaisans
Ne viennent point par aventure,
Flétrir vos attraits ravissans,
Borée (2) en un clin d'œil souvent vous défigure.

(1) Vent du nord.
(2) Autre nom qu'on donne au vent du nord.

La violette à peine achevoit de parler,
Qu'au loin on entendit souffler
Un vent dont l'horrible murmure
Répandoit par-tout la terreur.
La rose en vain voulut résister à sa rage :
Rien ne put la sauver du souffle destructeur ;
Tandis que sa modeste sœur
Bravant dans sa retraite et le vent et l'orage,
Avec tout son éclat conserva sa fraîcheur.

Dans le sort de la rose apprenez à connoître
Les dangers de la vanité.
On n'est jamais en sûreté,
Quand on aime trop à paroître.

XX. *La jeune Dame et la Mode.*

Une élégante et jeune dame
Vers elle tout-à-coup vit venir une femme
Qui mise fort peu décemment,
Blessoit tous les regards par son accoutrement.
En voyant son effronterie,
Elle en fut étonnée, elle s'en indigna;
Et redoutant sa compagnie,
Elle s'enfuit, et l'évita.
Mais quelque tems après, vint une autre inconnue,
Habillée, à-peu-près, de la même façon,
Que celle dont avec raison,
Madame avoit blâmé le peu de retenue,
Et contre elle d'abord elle fut prévenue;
Mais elle crut devoir lui demander son nom.
Je suis la Mode, lui dit-elle:
De l'élégance et du bon ton
Je viens dans mes atours, vous offrir le modèle.
Ah! pardon, dit la dame avec un air riant.
Si quand je vous ai vu paroître,
J'ai semblé tout-à-coup ne pas vous reconnoître,
J'étois distraite apparemment;
Mais pour vous je ne fus jamais indifférente,
Et vous pouvez compter sur mon attachement.
A ces mots, oubliant sa parure indécente,

Elle lui tend la main avec empressement,
L'accueille et la reçoit comme une amie intime.

Dans la mode on ne voit rien que de légitime (1),
Et d'abord que la vanité
Pour elle a de son nom la seule autorité,
Elle se permet tout ; il n'est rien qu'elle n'ose ;
Mais le nom, comme on dit, ne fait rien à la chose.

(1) Si on fait observer à une jeune personne que certaines parures qu'elle se permet, ne sont pas assez décentes, C'EST LA MODE, répond-elle aussitôt ; et dès-lors elle croit n'avoir rien à se reprocher. Mais un de nos poètes a dit :

La mode ne peut pas légitimer le crime.

XXI. *Les deux Enfans et les Mouches.*

Deux enfans ne savoient que faire;
Mais à cet âge, heureusement
On trouve toujours aisément
A s'amuser, à se distraire.
Nos marmots se trouvoient dans un appartement
Où les mouches sembloient se plaire,
Et qu'elles infestoient habituellement.
L'un des deux dit en les voyant :
Ces mouches-là nous font la guerre;
Eh bien; nous, de nous en défaire
Faisons-nous un amusement.
Oui, ce seroit, dit l'autre, une fort bonne affaire;
Mais ne leur causons aucun mal :
Car se montrer cruel envers un animal,
C'est la marque, je crois, d'un mauvais caractère.
Ne cherchant qu'à nous divertir,
Contentons-nous de les saisir,
Et voyons qui de nous en prendra davantage.
J'y consens, reprit l'autre enfant;
Et voilà nos lutins d'abord en mouvement.
Mais pour faire plus sûrement
Le plus de mouches prisonnières,
Ils s'y prennent de deux manières.

L'un croyant qu'il pourroit les prendre avec la main,
Les poursuit, va, vient, se démène;
Et souvent se démène en vain.
L'autre met simplement du miel dans un bassin;
Et sans prendre la moindre peine,
Sans chercher sa proie, il l'attend.
Les mouches à ses vœux s'empressant de se rendre,
Ne le font pas longtems attendre:
D'elles-mêmes incontinent
Au miel qui les attire elles viennent se prendre,
Et notre drôle en avoit cent,
Quand l'autre n'en avoit pas trente.
Celui-ci dont l'humeur étoit fort violente,
Admira la vertu de la douce liqueur (1);
Et convaincu par cette expérience,
Qu'on résiste à la violence,
Mais que l'on cède à la douceur,
Il résolut dès-lors d'adoucir son humeur.

(1) L'idée de cette Fable est tirée d'une maxime de ST.-FRANÇOIS DE SALES, qui, pour faire sentir le prix de la douceur, avoit coutume de dire avec son ton naïf: ON PREND PLUS DE MOUCHES AVEC UNE CUILLERÉE DE MIEL, QU'AVEC UN BARIL DE VINAIGRE.

XXII. *La Fusée.*

Quoi ! faudra-t-il toujours demeurer sur la terre ,
Tandis que nous voyons mille astres radieux
Briller au séjour du tonnerre !
Ne suis-je pas légère et brillante comme eux !
Montons, élevons-nous, rendons-nous immortelle ;
Faisons voir aux humains une étoile nouvelle.
Dans son desir ambitieux ,
Ainsi parloit une fusée
Qui par son orgueil abusée,
Croyoit pouvoir figurer dans les cieux ;
Et sur cela, la demoiselle
Ose porter son vol vers le séjour des dieux.
Mais dans le tems qu'à tire-d'aîle,
La belle s'élevoit en l'air,
Elle s'évanouit hélas ! comme un éclair,
Et cet astre nouveau ne fut qu'une chimère.
Le jeune homme présomptueux
Qui cherche à s'élever au-dessus de sa sphère (1),
N'a pas pour l'ordinaire, un succès plus heureux.

(1) De sa condition, ou de la portée de ses talens.

XXIII. *La Perdrix, ses Petits et le Chien de chasse.*

Sous ses aîles une perdrix
Tenoit avec soin ses petits,
Lorsqu'elle vit de loin venir un chien de chasse,
Qui dirigeoit ses pas du côté de son nid.
Dès le moment qu'elle le vit,
Pour sauver sa petite race,
Mes enfans, leur dit-elle, au moins ne bougez pas,
Et que la peur ailleurs n'entraîne point vos pas.
L'ennemi vient, et la mort vous menace;
Mais si vous savez m'obéir,
Je saurai vous en garantir.
Tandis qu'elle parloit, BRIFAUT (1) vers elle avance;
Et quand elle le voit à certaine distance,
Cherchant à l'induire en erreur,
Elle pousse d'abord plusieurs cris de douleur (2);
Puis volant terre-à-terre, avec l'aîle baissée,
Et ne cessant pas de gémir,
Elle contrefait la blessée.

(1) Nom du chien de chasse.

(2) L'auteur a vu faire à une perdrix tout ce qui est décrit dans cette Fable.

A cet aspect, le chien croit déja la tenir,
Et vers elle aussitôt il se met à courir.
Notre commère adroite et fine,
Par son vol ralenti l'affine,
L'allèche par l'espoir de pouvoir la saisir,
Et l'éloigne du nid qu'il eût pu découvrir.
Mais sitôt qu'elle vit que sa chère couvée
De tout danger étoit sauvée,
Se moquant de son ennemi,
Elle prit son vol ordinaire,
Et le laissa bien en arrière,
Tout confus et tout ébahi.
Après une telle disgrace,
Briffaut s'enfuit, l'oreille basse;
Mais au contraire la perdrix
Contente, comme on peut le croire,
Et par ses cris de joie annonçant sa victoire,
Revient auprès de ses petits
Qui suivant ses conseils étoient resté tapis.

Dans ce récit touchant autant qu'il est fidèle,
Pour les mères quel beau modèle!
Pour les enfans quelle leçon!
Sans en être attendri, l'on ne peut pas le lire;
Et l'on est tenté de se dire :
L'instinct vaut-mieux que la raison.

XXIV. *Le Travail et l'Oisiveté.*

Le Travail accablé de peine,
De son sort tristement déploroit la rigueur.
L'Oisiveté libre et sans gêne,
Périssoit presque de langueur.
Comme ils étoient d'un goût et d'une humeur contraire,
Loin de se soulager entr'eux,
Ils s'étoient toujours fait la guerre.
Mais lorsque l'on est malheureux,
On commence à devenir sage,
Et l'on sent mieux tout l'avantage
Que procurent la paix et la fraternité.
Le Travail et l'Oisiveté
Dans leur détresse l'éprouvèrent.
Las à la fin de guerroyer,
Au lieu de se contrarier,
A l'amiable ils s'accordèrent;
Et bientôt cet heureux accord
Adoucissant leur triste sort,
Chacun d'eux fut moins misérable.
De ses fatigues l'un se sentit soulagé;
L'autre de ses ennuis vit le poids allégé.

Quel est le sens de cette Fable?
Je vais l'expliquer en deux mots.
Trop travailler, ne peut que nuire:

Ne rien faire, est encore pire.
Pour être heureux, il faut savoir joindre à propos
Le repos au travail, le travail au repos.

Fin du Livre troisième.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE. (1)

L'Enfant et la Chenille.

Un enfant paresseux autant qu'on puisse l'être,
Vit en se promenant un jour avec son maître,
Un gros ver dont le corps étoit tout reluisant.
Oh ! le bel animal, dit-il en le voyant !
Voyez, monsieur, voyez les couleurs dont il brille !
Je voudrois bien savoir son nom.
Ce ver, dit le Mentor, s'appelle une chenille,
Et mérite en effet votre admiration.

(1) Cette Fable paroîtra d'abord trop longue pour des enfans ; mais j'espère qu'en voyant les détails où j'ai été obligé d'entrer pour leur bien expliquer le point d'histoire naturelle que je voulois leur apprendre, en leur donnant une leçon de morale, on m'en pardonnera les longueurs.

L' Enfant et la Chenille

Fable

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Mais savez-vous ce qu'il faut faire!
Il nous faut l'emporter, le mettre sous un verre.
Là, par nos soins elle croîtra;
Et vous verrez enfin ce qu'elle deviendra.
Témoin de sa métamorphose (1),
Vous en serez un jour sûrement enchanté.
Comment! — Je ne puis pas vous en dire autre chose.
L'enfant pour contenter sa curiosité,
Suit d'abord ce conseil. Le ver est emporté;
Il est bien nourri, bien traité.
Quand il eut toute sa croissance,
Notre jeune ignorant, contre son espérance,
Le voyant un jour s'occuper
A filer, à s'envelopper
De fils qu'il tiroit de lui-même,
Que fais-tu là, dit-il! ta sottise est extrême.
Quoi! tu ne fus jamais ni plus gras, ni plus beau;
Tu pourrois vivre ici sans travail et sans gêne;
Et pour t'ensevelir, à te faire un tombeau,
Je te vois travailler et prendre de la peine!
Si j'en prends, dit le ver, ce n'est pas sans raison;
Je sais quelle en sera bientôt la récompense.
Venez dans quelques jours, pour votre instruction,

(1) De son changement.

Voir ce qu'aura produit mon application.
Vous m'avez taxé d'imprudence ;
Mais peut-être qu'alors vous changerez de ton.
Ne pouvant résister à son impatience,
L'enfant vient le soir même, et voit que son fileur
En travaillant avec ardeur,
Déja d'une toile légère
S'est enveloppé tout le corps.
Mais comme l'enveloppe est encore assez claire,
En le regardant de dehors,
Il voit qu'il a changé de forme et de figure.
Le lendemain, autre aventure.
Les fils doublés, serrés ont fait un peloton
Qui cachant le reclus, n'offre aux yeux qu'un cocon.
L'enfant ne comprend point ces jeux de la nature.
Cependant toujours curieux,
Chaque jour, il revient, épie et considère,
Si rien n'annonce encor l'événement heureux
Qu'il ignore, mais qu'il espère.
Enfin sur le cocon comme il avoit les yeux,
Il le vit qui s'ouvroit ; puis par cette ouverture,
Il apperçut le ver qui de sa sépulture
Sortoit en se traînant, humide, empaqueté.
Ce fut pour lui comme un miracle :
Il crut voir un ressuscité.

Mais bientôt un autre spectacle
Vint encore exciter son admiration.
Revêtu de formes nouvelles,
Le ver devenu papillon,
Par dégrés déploya ses aîles;
Et comme elles étoient fort belles,
En y voyant briller l'azur, la pourpre et l'or,
Le petit curieux pour les mieux voir encor,
S'empressa de lever le verre.
Mais voilà que quittant la terre,
Le nouveau papillon prend soudain son essor,
Et s'ouvre dans les airs une libre carrière.
Gai, radieux et triomphant,
Il parcourt en volant, la chambre toute entière :
Il vient même planer sous les yeux de l'enfant,
Et peu s'en faut qu'il ne lui dise :
Vois comme je suis beau, comme je suis brillant !
Mais il falloit voir la surprise
De notre petit ignorant !
Les yeux toujours fixés sur l'insecte volant,
Qu'est-ce donc que ceci, dit-il en l'admirant!
Est-ce un charme ! est-ce une méprise !
Non, non, lui répondit le papillon prudent :
C'est le fruit de la peine et du travail constant
Qui n'étoient à vos yeux qu'une extrême sottise,
Et que vous blâmiez hautement.
Si je vous l'eusse dit, vous n'auriez pu me croire;

Mais témoin de mon changement,
Vous devez voir bien clairement
Que c'est le travail seul qui conduit à la gloire.

II. *La Grangère et la Poule.*

Une grangère avoit une poule chérie,
Qui seule de la basse-cour,
Sans être pourtant mieux nourrie,
Faisoit un gros œuf chaque jour.
Notre grangère trop avide,
S'imagina qu'en vivant mieux,
Sa poule en pourroit faire deux.
Aussitôt elle se décide
A la faire manger en son particulier,
Et se met à la bien choyer.
Grains et pâtes de toute espèce,
Elle ne lui refuse rien.
La poule profitant des dons de sa maîtresse,
En prit tant qu'elle put, et s'engraissa si bien,
Qu'elle ne fut bientôt qu'un peloton de graisse.
Mais que résulta-t-il de ces soins superflus?
Loin de faire deux œufs, la belle n'en fit plus.

L'abondance toujours engendre la paresse.
Ma Fable sert de preuve à cette vérité.
Aussi demande-t-on par curiosité,
Pourquoi certain auteur qui travailloit sans cesse,
En parvenant à la richesse,

Est tombé dans l'oisiveté !
On n'a coutume de répondre,
Que par ce proverbe usité :
Quand la poule est trop grasse, elle ne peut plus pondre.

III. *La Carpe et le Carpillon.*

Instruite par l'expérience,
Que dans plus d'une occasion,
La jeunesse se perd, faute de connoissance,
Une carpe disoit à son cher carpillon :
Quand tu verras dans l'eau, du bout d'un long bâton,
Descendre une longue ficelle,
Et t'offrir quelque appât friand,
Garde-toi bien, mon fils, de courir après elle;
Mais plutôt fuis-le promptement.
Tout imprudent qui s'en approche,
A son fer aussitôt s'accroche,
Et périt misérablement.
De t'en approcher donc ne fais pas la sottise.
Le carpillon promit qu'il ne le feroit pas.
Mais quelque tems après, certaine friandise
Par ses trop dangereux appas,
Vint allécher sa gourmandise.
Il vit dans la rivière, au bout d'un hameçon,
Un morceau qui sembloit devoir être fort bon,
Mais qui cachoit le fer dont lui parloit sa mère;
Et pour pouvoir se satisfaire,
L'insensé se faisant lui-même illusion :
Je vois, dit-il, l'appât, la corde et le bâton
Que ma timide mère a pris soin de me peindre;

Mais où donc est le fer qu'elle me faisoit craindre ?
Je ne l'apperçois pas. Je puis donc sans danger,
Aller tout bonnement manger
Le morceau friand qui me tente.
Il le fit tout de suite, et contre son attente,
Le drôle à l'hameçon se prit.
Mais avouant sa faute, il dit :
Le sort que je subis, est le juste salaire
Du mépris que j'ai fait des conseils de ma mère.

IV. *Fanfan.*

Fanfan (1) avoit un air aimable ;
Ses yeux spirituels annonçoient des talens ;
Mais quoiqu'il fût instruit par un maître estimable,
Dans l'étude il faisoit les progrès les plus lents.
Cependant il comptoit son dixième printems (2).
De toute instruction le croyant incapable,
Son père tous les jours, disoit en soupirant :
Ah ! mon fils ne sera jamais qu'un ignorant.
Il en étoit inconsolable.
Un ami qui le vit un jour se désoler,
Le mène en son jardin ; et pour le consoler,
Se servant d'une parabole (3),
Je vois là, dit-il, un poirier
Dont la stérilité m'afflige et me désole.
Empressé de le voir bientôt fructifier,
Je l'ai fait cultiver par un bon jardinier ;
Mais rendant son art inutile,
Cet arbre toujours infertile,
Dans dix ans ne m'a rien produit,

(1) Nom d'un enfant.

(2) Il étoit dans sa dixième année.

(3) Image dont on se sert pour rendre la vérité sensible. Ici, par exemple, l'enfant qui ne fait que des progrès lents dans l'étude, est représenté sous l'image d'un poirier qui ne porte des fruits que bien tard.

Et je crois qu'on ne peut en attendre aucun fruit.
Que dites-vous, reprit le père!
Vous êtes trop impatient,
Et ce retard n'a rien qui ne soit ordinaire.
Je puis sur ce sujet vous parler savamment.
Un poirier de la même espèce
Etoit planté dans mon jardin.
Quoiqu'on le soignât bien, on le soignoit en vain,
Et durant toute sa jeunesse,
Il trompa constamment mon espoir et mes vœux.
Mais lorsqu'il eut pris sa croissance,
Transformé tout-à-coup en corne d'abondance,
Il produisit enfin des fruits délicieux.
Or vous verrez ainsi votre arbre paresseux
Combler un jour votre espérance.
Ah! vous me rassurez, lui dit l'ami prudent.
Mais je voudrois aussi que cette expérience
Pût vous tranquilliser sur le sort de Fanfan.
Oui, consolez-vous, père tendre.
Les jeunes arbres sont l'image des talens.
Les fruits qu'on s'en promet, viennent avec le tems;
Mais il faut savoir les attendre.

V. *Flore et l'Enfant.*

Un enfant par hasard entra dans un jardin
Que Flore (1) avoit orné des fleurs les plus brillantes.
Roses, œillets, jonquilles, amarantes
Vinrent s'offrir aux yeux de mon lutin.
La beauté de ces fleurs le tente :
Il voudroit, s'il pouvoit, les cueillir à-la-fois;
Mais Flore n'en laissa qu'une seule à son choix.
Il choisit donc la plus brillante,
Je veux dire, la rose, et sur elle soudain
Il se mit à porter la main ;
Mais comme il la sentit blessée
Par les traits dont la fleur se trouvoit hérissée,
Indigné de sa trahison,
Va, péris, lui dit-il, sur ton triste buisson.
Je vais chercher une autre rose
Qui plus belle que toi, n'aura point d'aiguillon.
Il le fit bien ; mais à quoi bon !
Ce fut par-tout la même chose.
Et l'enfant se mit à pleurer.
Flore apperçut ses pleurs, et pour le rassurer,
Elle lui dit : Mon fils, en vain tu te chagrines :
Tu ne trouveras point de rose sans épines.
Mais si tu veux enfin jouir

(1) Déesse des fleurs et des jardins.

De cette fleur qui fait l'objet de ton envie,
Commence par la dégarnir
Des traits dont elle est investie ;
Ensuite sans danger, tu pourras la cueillir.

A tout jeune écolier je dis la même chose.
Votre étude, ainsi que la rose,
A ses épines, ses ennuis.
Surmontez-les d'abord avec courage ;
Et puis vous aurez l'avantage
D'en recueillir sans peine et les fleurs et les fruits.

VI. *Le Bœuf et l'Ane.*

Qu'as-tu donc, mon ami, disoit le bœuf à l'âne!
Et d'où te vient cet air boudeur!
Le travail te feroit-il peur!
Tu dois pourtant savoir que le sort nous condamne
A ne jouir d'aucun repos,
Et que la peine et les travaux
Sont par malheur, notre appanage.
Ce que tu dis, je le sais bien,
Répondit le Baudet (1) en prudent personnage.
Je ne suis pas âne pour rien;
Je dois porter le bât, et ce triste partage
Ne me cause point de douleur.
Pourquoi donc, dit le bœuf, es-tu triste et rêveur!
Pourquoi, répondit l'âne! eh! puis-je ne pas l'être!
Tu sais ce que j'ai fait jusqu'ici pour mon maître.
Au marché, dès le grand matin,
J'ai porté chaque jour le fruit de son jardin;
J'ai charrié son foin dont je ne mange guère;
J'ai fait tourner tout seul la meule du moulin,

(1) Nom qu'on donne à l'âne.

Bien qu'elle ne soit pas légère.
Mais par inadvertance, et sans vouloir le faire,
Ce matin, j'ai bronché, je me suis abattu;
Dans la boue et dans l'eau le fruit s'est épandu;
Et soudain notre homme en colère,
M'a tant injurié, m'a tellement battu,
Que j'en ai tout le corps moulu.
Voilà ce qui me désespère.
Devoit-il envers moi se montrer si sévère!
Connoissant, comme il fait, mon zèle à le servir,
Il devoit bien plutôt hélas! me secourir.
J'en conviens, dit le bœuf touché de sa misère;
Mais c'est là des humains la conduite ordinaire.
C'est en vain que l'on prend à cœur leur intérêt:
Une inattention, une faute légère
Leur fait seule oublier tout ce que l'on a fait,
Pour les servir et pour leur plaire.

VII. *La vieille Dame et le Mendiant.*

A son cher épagneul certaine douairière
Donnoit à manger un biscuit.
Un homme à mendier réduit
Sur ce trait de bonté, la croyant aumônière,
Ne douta pas que pour calmer sa faim,
Elle ne lui donnât au moins un peu de pain,
Et vint d'abord lui tendre une main suppliante;
Mais il la lui tendit en vain.
A rejetter ses vœux la dame fut constante,
Prétendant qu'elle n'avoit rien,
Pour pouvoir par ses dons soulager sa misère.
Comment! vous n'avez rien, dit le pauvre en colère!
Vous régalez pourtant de biscuits votre chien.
Oui, répondit la douairière;
J'en conviens, je le nourris bien.
Mais ne faudroit-il pas avoir un cœur de pierre,
Pour négliger son entretien!
Il est si caressant! vois comme il me fait fête!
Faut-il laisser mourir de faim la pauvre bête!
Oh! non, reprit le pauvre avec un ton malin.
Il vaut bien mieux laisser périr votre prochain.

Au chien l'homme est-il comparable!
Pour l'honneur de l'humanité;

Je voudrois bien en vérité,
Que ce trait ne fût qu'une Fable (1).

(1) C'est moins une Fable que la peinture d'un travers malheureusement trop commun dans le monde. Mais on a cru devoir le mettre sous les yeux des enfans, pour leur apprendre de bonne heure à s'en préserver.

VIII. *Le Berger, les Paysans et le Loup.*

Guillot jeune berger, enclin au badinage,
Imagina pour s'égayer,
De mettre l'alarme au village;
Et pour pouvoir mieux l'effrayer,
Au loup, s'écria-t-il en faisant grand tapage.
Les paysans du voisinage
Volent vers le troupeau qu'ils croyoient en danger.
Où donc est l'ennemi, disent-ils au berger?
Montre-nous donc le loup: de nos mains s'il se tire,
Il sera bien adroit. *Guillot*
Tranquille et sans dire un seul mot,
Leur répond en faisant un grand éclat de rire,
Et semble s'applaudir de les avoir trompés.
Les bons paysans attrapés
Comprirent alors le mystère,
Et virent que *Guillot* s'amusoit seulement.
Mais quelque tems après, ce fut une autre affaire:
Le loup parut réellement,
Et malgré le berger, dévora promptement
Un agneau qu'il venoit de ravir à sa mère.
Trop foible contre le larron,
Guillot se mit alors à crier tout de bon:

Au loup, au loup, au loup; secourez-moi de grace.
Mais il eut beau crier, s'agiter, s'épuiser;
Pas un seul paysan ne bougea de sa place :
Chacun crut qu'il vouloit encore s'amuser,
Et le loup à son aise acheva le carnage.
Le berger désolé descendit au village,
Raconta son malheur, et voulant s'excuser,
Que les hommes sont durs, dit-il en son langage,
Et qu'ils ont peu d'humanité !
Mon ami, lui dit-on, à notre dureté
Vous ne devez pas vous en prendre :
Vous devez seulement apprendre
Qu'un menteur avéré, dît-il la vérité,
Par ceux qu'il a trompés n'est jamais écouté.

IX. *Le jeune Hibou.*

Ennuyé d'être solitaire,
Et desirant de se distraire,
Un beau jour, un jeune hibou
Prit enfin le parti de sortir de son trou,
Pour aller dans son voisinage,
Visiter les autres oiseaux.
Ce parti sembloit être sage:
Car il fait bon toujours vivre avec ses égaux.
Mais notre récabite (1) étoit grossier, sauvage;
De la société n'avoit aucun usage;
Et lorsqu'on a tous ces défauts,
On a bien de la peine à plaire.
Aussi le hibou ne plut guère.
Son air rébarbatif, sa sotte gravité,
Ses manières sans grace et sa rusticité,
Tout attira sur lui les traits de la satyre.
On ne pouvoit le voir sans rire,
Et loin d'être bien accueilli,
Il fut par-tout sifflé, honni,
Et devint des oiseaux le jouet et la fable.
Il n'y put pas tenir; il en fut tout confus;
Et sentant qu'il jouoit un rôle méprisable,
Il partit, et ne revint plus.

(1) Solitaire.

Mais il apprit du moins que pour paroître aimable,
Et pour jouir du doux plaisir
De plaire à ses égaux, de s'en faire chérir,
Il faut être poli, doux, liant, sociable.
Si vous ne l'êtes pas, enfans, attendez-vous
A n'être regardés que comme des hibous.

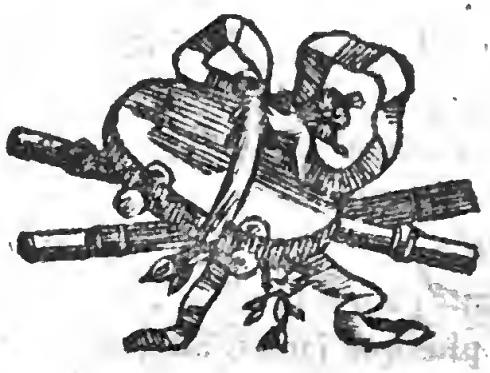
X. *Le Père, l'Enfant et les deux Poiriers.*

Papa, disoit un jour au père le plus sage,
Un enfant dissipé, paresseux et mutin,
Des deux poiriers qui sont dans le jardin,
L'un ne donne jamais qu'un fruit âpre et sauvage;
Et l'autre nous produit des beurrés excellens;
Comment cela peut-il se faire?
Ces arbres sont-ils différens?
Non, répondit le tendre père,
Ils ne le sont pas dans un sens.
La même forêt est leur mère;
Avec le même soin ils furent transplantés;
Ils ont été tous deux entés;
Mais chez l'un l'ente a pris, et sur l'autre au contraire,
Elle n'a jamais réussi.
Voilà pourquoi l'un de l'autre diffère.
Mais moi, mon fils, j'aurois aussi
Une question à vous faire.
D'où vient que vous et votre frère,
Quoique nés des mêmes parens,
Par les mœurs et le caractère,
Autant que les poiriers, vous êtes différens?
...La question vous embarrasse:...

Et vous ne me répondez rien.
Eh bien, je vais, mon fils, répondre à votre place.
Seulement, écoutez-moi bien :
Cette leçon pourra vous être profitable.
Vous aviez tous les deux plus d'un défaut notable ;
Vous ressembliez au sauvageon (1).
Mais pour vous corriger, de l'éducation
J'employai la vertu puissante.
C'étoit à mes yeux comme une ente,
Et de sa sève bienfaisante
Que j'avois fait passer en vous,
J'attendois les fruits les plus doux.
Grace au ciel, votre frère a rempli mon attente,
Et semblable au beurré dont le goût vous enchante,
Il plaît à tout le monde, il est doux, il est bon,
Et sa conduite fait ma consolation.
Mais vous, quoiqu'élevé de la même façon,
Je vois, mon cher enfant, et c'est ce qui m'afflige,
Que rien hélas ! ne vous corrige,
Et que si l'âge joint à la réflexion,

(1) On donne le nom de SAUVAGEON aux arbres qui n'ont pas été greffés et qui ne produisent que de mauvais fruits.

Ne vous rend pas un jour plus sage,
Vous serez toujours tel que notre sauvageon.
Puissiez-vous ne jamais accomplir ce pré-
sage !



XI. *Le Cordonnier et le Singe.*

Dans sa boutique un cordonnier
Faisoit bonnement son métier.
Un singe de son voisinage
Faisoit aussi le sien; il le contrefaisoit,
Et par ses gestes imitoit
Tout ce que faisoit l'homme, en faisant son ouvrage.
Notre bon sabrenas (1) d'abord s'en amusa;
Mais puis, il s'en formalisa,
Et contre l'animal se mettant en colère,
De sa boutique il le chassa.
Gille (2) qui ne le craignoit guère,
Bientôt après le visita,
Et plus que jamais affecta
De l'imiter en tout et de le contrefaire.
Ah! tu te moques donc de moi,
Dit alors notre homme en furie!
Eh bien, moi, je me vais débarrasser de toi,
Et mettre enfin un terme à cette comédie.
Pour exécuter ce projet,
Il prend aussitôt un tranchet,
Et se l'applique sur la gorge,
En paroissant bien appuyer.

(1) Nom qu'on donne aux cordonniers.
(2) Nom qu'on donne aux singes.

Le singe voit ce geste ; il veut le copier,
Prend le fer, dans le cou se l'enfonce, et s'égorge.

On rencontre bien des enfans
Qui souvent à singer les gens
Semblent prendre un plaisir extrême.
Mais cette Fable leur apprend
Qu'en jouant ce rôle indécent,
On se nuit bien plus à soi-même,
Qu'à ceux dont on se moque en les contrefaisant.

XII. *Le Prince et les Galériens.*

Dans certains de nos ports sont des prisons de
bois,
Où certains criminels condamnés par les lois,
Une rame à la main, vont faire pénitence,
Et recevoir la récompense
Due à leurs infâmes exploits.
Vous m'entendez : je parle des galères.
Or dans ce séjour de misères
Un prince un jour voulut entrer.
Aussitôt les forçats commencent d'espérer
De voir bientôt finir leurs peines,
Accourent à ses pieds et lui montrant leurs
chaînes,
Ils cherchent à voiler leurs plus noirs attentats.
Les excuses ne manquoient pas.
L'un accusoit la calomnie ;
L'autre des magistrats blâmoit la dureté;
Celui-ci se disoit victime de l'envie ;
Celui-là s'excusoit sur sa légèreté ;
Le suivant apportoit une raison semblable.
Bref, s'il eût fallu s'y fier,
On devoit sur-le-champ les tous congédier.
Je me trompe : il fut un coupable,
Et tandis que chacun cherchoit à s'excuser,
Voilà qu'un bon vieillard paroît pour s'accuser.
Pour moi, dit celui-ci, je serai plus sincère.

Prince, je rends graces aux dieux,
De ce qu'ils n'ont punimes crimes odieux,
Que par la rame et la galère.
D'abord voleur de grand chemin,
Pour mieux cacher mes vols, je devins assassin;
Et si de mes forfaits on eût eu connoissance,
J'aurois depuis longtems, fait une triste fin;
La roue (1) auroit été ma digne récompense.
Le prince fut charmé de sa sincérité,
Et contre lui feignant d'être irrité,
Quoi! dit-il, dans cette demeure,
Et parmi tant d'honnêtes gens,
On souffre cet infâme et ce chef de brigands!
Non, non, qu'on le chasse sur l'heure:
Il corromproit bientôt tous ces cœurs innocens.
On exécuta la sentence.
Tous nos hardis menteurs restèrent en prison,
Tandis que l'autre apprit par son expérience,
Que l'aveu d'une faute en obtient le pardon.

(1) Instrument de supplice, sur lequel on faisoit expirer autrefois les plus grands criminels.

XIII. *Les deux Chevaux.*

Fier de sa superbe encolure
Et des beaux harnois qu'il portoit,
Dom coursier, cheval de monture,
Levoit la tête, hennissoit,
Caracolloit et bondissoit,
Quand il vit tout-à-coup un cheval de charrue,
Qui sous le joug, traçoit un pénible sillon.
Plus fier encore à cette vue,
Il insulte son compagnon,
Et prend envers lui le haut ton.
Regarde, lui dit-il, contemple cette grace,
Ce port, cet air majestueux!
Tu prétends être de ma race;
Mais tu dois voir qu'entre nous deux,
Il existe une différence.
Il est vrai, dit le laboureur:
Dans toi l'on voit plus de prestance,
Plus de grace, plus d'élégance;
Mais si tranchant du grand seigneur,
Je voulois comme toi, briller et ne rien faire;
Si je ne m'occupois à labourer la terre,
Privé d'orge, d'avoine et de maint autre grain,
Dont l'usage est pour toi si doux, si salutaire,
Tu ne ferois que maigre chère;
Tu ne serois bientôt ni si gras, ni si vain.

De ces grains mes travaux augmentent l'abondance.
Ainsi je te procure une douce existence,
Et je deviens ton bienfaiteur.
Loin donc de me traiter avec tant de hauteur,
Pour moi tu dois avoir de la reconnoissance.

Le bon cheval avoit raison ;
Et l'homme orgueilleux et futile,
Qui des cultivateurs méprise l'art utile,
Devroit bien s'appliquer cette sage leçon (1).

(1) Les enfans aussi doivent se l'appliquer, et s'accoutumer à regarder les cultivateurs comme les pères nourriciers du genre humain. Cette idée les engagera à avoir pour eux tous les égards qu'ils méritent.

XIV. *Le Jet d'eau et le Ruisseau.*

En faisant ses détours, un jour certain ruisseau
Apperçut par hasard un superbe jet d'eau.
Ce spectacle frappa sa vue.
Une eau qui se frayant un chemin tout nouveau,
En montant, paroissoit vouloir toucher la nue,
Et s'élever jusques aux cieux,
Etoit pour lui chose inconnue ;
Et comme il étoit curieux,
Comment, s'écria-t-il, cela peut-il se faire !
J'ai plus d'eau dans mon lit, que n'en a ce bassin;
Cependant ce seroit en vain,
Que je m'efforcerois de m'élever de terre.
Expliquez-moi donc ce mystère.
Puisque vous le voulez savoir,
Répondit le jet d'eau, je vais vous satisfaire.
Tout ce que vous venez de voir,
N'est que l'effet de l'art et d'une heureuse gêne.
Si je voulois librement comme vous,
Suivre la pente qui m'entraîne,
Je coulerois sans nulle peine,
Mais je ne coulerois que parmi les cailloux,
Et je m'égarerois; je me perdrois peut-être.
Que fais-je donc ! Pour mieux paroître,
Lorsque je descends des côteaux,
Je me cache dans des tuyaux.

Là resserré, poussé par le poids qui me presse,
J'acquiers plus à-la-fois de force et de vîtesse.
Je sors ; et mon élan rapide, impétueux,
En franchissant les airs, me porte vers les cieux.
Voilà mon secret, mon histoire :
C'est en faisant effort, c'est en me captivant,
Que je brille et m'élève au-dessus de ma sphère (1).

Pour se distinguer du vulgaire ;
Il faut que l'homme en fasse autant.
Sans gêne et sans efforts, on ne fait rien de grand.

(1) C'est-à-dire, au-dessus de l'endroit où je devois naturellement couler.

XV. *L'Ecolier et le Serin.*

Un enfant qui toujours volage,
Malgré les soins constans d'un maître habile et sage,
En deux ans n'avoit rien appris,
Entendit un serin qui perché dans sa cage,
Siffloit parfaitement un air des plus jolis.
Surpris, émerveillé de ce charmant ramage,
Je savois, dit l'enfant, qu'un serin chante bien;
Mais j'ignorois qu'il pût être musicien.
Comment, ajouta-t-il, as-tu donc fait pour l'être?
Comment j'ai fait! répondit le serin:
J'ai profité des leçons de mon maître;
Et lorsqu'il me siffloit, le soir et le matin,
J'oubliois tout le reste, et j'étois tout oreille.
C'est à force de l'écouter,
Que j'ai, dans quelques mois, appris à l'imiter;
Et c'est pourquoi l'on dit que je siffle à merveille.
Mais il ne dépend que de toi
De te rendre à ton tour habile.
Il ne faut qu'être comme moi,
A ce que l'on t'enseigne attentif et docile.

Que chaque enfant pour lui prenne cette leçon :
Elle est aussi sage qu'utile.
On n'apprend rien sans peine et sans attention :
Le savoir est le fruit de l'application.

XVI. *Le Chat, le Serin et le Miroir.*

Contre la glace d'un miroir,
Un chat vit un serin, ou du moins crut le voir.
Il se trompoit; c'étoit seulement son image,
Et le serin étoit vis-à-vis dans sa cage.
N'importe, notre chat non moins sot que gourmand,
Alléché par l'appât d'un morceau si friand,
S'en tient à la seule apparence,
Et pour le vrai serin prenant sa ressemblance,
Il ne songe qu'à le saisir.
Pour y pouvoir mieux réussir,
D'abord faisant le bon apôtre,
Il dissimule son dessein,
Affecte de paroître en avoir un tout autre,
Se détourne et prend un chemin
Qui le mène loin du serin.
Mais ce n'est là qu'une finesse.
Bientôt le drôle avec adresse,
S'en approche à pas lents; et quand près du trumeau,
Il croit pouvoir gripper le morceau qui le flatte,
Il mesure son coup, porte en avant la patte,
Frappe droit à la glace, et ne prend point l'oiseau.
Tout surpris, il regarde, et l'apperçoit encore.

Qu'est-ce donc que ceci, dit alors la pécore!
Me serois-je trompé! Voyons, et pour l'avoir,
Prenons-nous-y d'autre manière.
Cela dit, se plaçant vis-à-vis du miroir,
Et tout son corps portant sur ses pieds de derrière,
Les deux autres en l'air, il s'élance en avant,
Et ne prend encor que du vent.
Piqué d'une telle disgrace,
Il se résout enfin d'user en même tems,
De ses griffes et de ses dents.
Il ouvre donc la gueule, il saute sur la glace,
Avec sa mâchoire il la casse;
Et de plus, il a le chagrin
De manquer encor le serin.
Mais ce ne fut pas tout: cette scène comique
Pour l'auteur eut bientôt un dénoûment tragique.
Le maître qui de loin, avoit vu le dégât
Que venoit de faire le chat,
Pour le punir de sa sottise,
S'avance avec un fouet, le poursuit en courroux,
Le frappe à plus d'une reprise,
Et par une grêle de coups,
Il lui fait expier sa folle gourmandise.
Alors *Mitis* se lamentant,
De mes efforts, dit-il, voilà donc le salaire!
Ah! je le comprends maintenant:

Ce qui sembloit d'abord devoir nous satisfaire,
Souvent hélas ! nous rend à la fin malheureux.

Si tout le monde étoit sincère,
Bien d'autres que le chat feroient de tels aveux.

XVII. *L'Enfant, le Père et le Singe.*

Dans les accès de sa colère,
Un jeune enfant par fois portoit la cruauté,
Jusqu'à battre son petit frère.
Le père révolté de sa méchanceté,
Sur ce vice lui fit plus d'une remontrance;
Mais n'ayant pu l'en corriger,
Il voulut que du moins par son expérience,
Il en sentît tout le danger;
Et voici ce que sa prudence
Lui fit imaginer pour remplir son dessein.
Feignant d'être content de son jeune lutin,
Un jour il lui donna comme pour récompense,
Un jeune singe bien malin,
Mais qui d'être méchant n'avoit point l'apparence.
Le marmot le reçut d'abord avec plaisir,
Espérant que ses tours pourroient le réjouir.
Il ne se trompa pas : par ses espiégleries,
Son adresse et ses singeries,
Les premiers jours, dom *Gille* (1) l'amusa;
Mais bientôt la chance tourna.
L'animal enclin à mal faire,
Reprit bientôt son caractère;
Et comme un jour le jeune enfant

(1) Nom qu'on donne aux singes.

Le grattoit, lui tiroit le poil en badinant,
N'entendant pas la raillerie,
Le singe sur lui se jetta,
Le mordit et l'égratigna
Avec une telle furie,
Que de sa main le sang coula.
Alors notre méchant alla trouver son père,
Et lui dit, pénétré d'une douleur amère :
Papa, quel animal m'avez-vous donné là!
Voyez ce qu'il m'a fait! ah délivrez-m'en vîte,
Et donnez-le à qui le voudra ;
Pour moi, je le déteste autant qu'il le mérite.
Ah! vous n'aimez donc pas qu'on vous fasse du mal,
Lui répondit son père avec un air sévère!
Cependant vous savez qu'à votre jeune frère
On vous en a souvent vu faire,
Comme vous en a fait ce méchant animal;
Et si vous détestez son mauvais caractère,
On abhorre le vôtre aussi.
Voulez-vous donc, mon fils, vous faire aimer et plaire!
Soyez bon : quand on l'est, on est toujours chéri ;
Mais lorsqu'on est méchant, on est par-tout haï.

XVIII. *Le Chasseur et les Convives.*

Puisque nous sommes réunis,
Disoit un jour à ses amis
Un chasseur en sortant de table,
Je vous invite tous à partager le rable
D'un lièvre tué de ma main.
Ça, topez là (1), messieurs; après-demain.
La proposition étoit trop agréable.
Chacun topa; mais par malheur,
Le lièvre étoit encor par vaux et par montagne.
Cependant notre fier chasseur
Dès l'aube, se met en campagne.
Il bat les plaines et les bois,
Et voit enfin partir deux lièvres à-la-fois.
S'il eût été prudent et sage,
Il eût cherché d'abord à s'en assurer un.
Point du tout : monsieur veut en avoir davantage;
Il vise à tous les deux, et n'en attrape aucun.
Dieu sait combien notre homme avide
Se trouva sot. En vain il bat encor les champs:
Sa gibecière reste vide,
Et de ses efforts impuissans
Il ne rapporte que la honte
De se voir fort loin de son compte,

(1) C'est-à-dire, promettez-le moi.

Et d'avoir invité son monde avant le tems.
Mais sa douleur fut bien plus vive,
Lorsque le lendemain à l'heure du repas,
Il entendit chaque convive
Lui demander si le lièvre étoit gras.
Il rougit; et d'abord ce fut là sa réponse.
Mais comme on revenoit à la même semonce,
Il avoua son piteux cas,
Se lamentant sur sa disgrace,
Et maudissant son chien, son fusil et la chasse.
Alors quelqu'un voulant le consoler,
Pour deux lièvres manqués pourquoi vous désoler,
Dit-il! cet accident ne doit point vous surprendre.
A vous rendre plus sage il peut même servir,
Puisqu'il est propre à vous apprendre
Que lorsque l'on veut réussir,
Il ne faut pas trop entreprendre (1).

(1) Les enfans sont sujets à ce défaut; en voulant tout apprendre à-la-fois, ils n'apprennent rien.

XIX. *L'Enfant et le Sabot.*

Un écolier étoit si paresseux,
Que pour vaincre son indolence,
Il falloit l'enfermer, le mettre en pénitence.
Mais à ces moyens rigoureux,
Par égard pour sa foible enfance,
On faisoit quelquefois succéder l'indulgence;
On lui permettoit quelques jeux;
Et dieu sait quelle étoit alors son allégresse.
Aussitôt le petit marmot
Reprenoit ses jouets, et sur-tout son sabot.
Il le faisoit tourner avec beaucoup d'adresse,
Mais comme il lui falloit pour cela s'agiter,
Et qu'il n'aimoit pas trop la peine,
Le drôle se lassoit bientôt de le fouetter.
Un jour qu'il étoit hors d'haleine,
Voyant le sabot s'arrêter,
Pourquoi me forces-tu de te fouetter sans cesse,
Lui dit-il, et pourquoi ne cèdes-tu qu'aux coups!
Le sabot lui voulant reprocher sa paresse,
Lui dit: Je vous imite, et je fais comme vous.

XX. *L'homme Riche et le pauvre Rentier.*

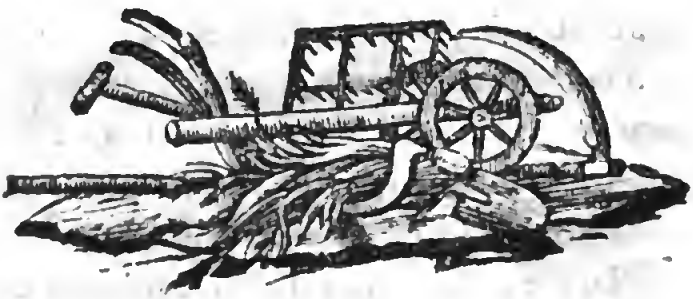
Un bourgeois opulent, mais de qui la dépense
Excédoit les grands revenus,
Sur le sort d'un rentier réduit à cent écus,
S'appitoyoit en sa présence,
Et lui disoit un jour, en poussant un soupir :
N'avoir que cent écus! ô ciel! quelle misère!
Avec cela, que peut-on faire,
Et que n'a-t-on pas à souffrir!
Sur mes maux vous pouvez ne pas vous attendrir,
Répondit le rentier, et je vous en dispense.
Vous me plaignez à tort; mon sort est assez doux;
Et bien que vous soyez fier de votre opulence,
Je me crois, et je suis plus riche encor que vous.
— Sans doute que vous voulez rire!
— Je parle sérieusement,
Et suis prêt à prouver ce que je viens de dire.
— Je voudrois bien savoir comment.
Cette preuve seroit plaisante.
— Non, elle n'auroit rien qui ne fût concluant.

— Voyons donc quel seroit votre raisonnement.
— Vous avez pour le moins trois mille écus de rente;
Et comme vous savez, moi, je n'en ai que cent.
Or puisque vous me plaignez tant,
Veuillez bien, je vous en conjure,
Me prêter une pièce d'or.
Ce n'est rien pour quelqu'un qui possède un trésor.
— Je vous la prêterois volontiers, je vous jure;
Mais pour l'avoir hélas! dans cette conjoncture,
Je ne suis pas assez heureux;
J'emprunte même à grosse usure.
Eh bien, reprit alors le rentier généreux,
Moi, je suis en état de vous en prêter deux.
Si vous refusez de me croire,
Les voilà..... Pour la soif j'ai toujours une poire,
Et je me plais à vous l'offrir.
Mais à mon sort au moins cessez de compâtir,
Et convenez enfin que malgré ma détresse,
Sur vous je l'emporte en richesse,
Puisque vous empruntez, quand j'ai du superflu.

La richesse souvent n'est que dans l'apparence,

Et le riche n'est pas toujours celui qu'on pense :
C'est celui dont le revenu
Surpasse toujours la dépense (1).

(1) Si les enfans ne peuvent pas maintenant réduire en pratique la leçon que contient cette Fable, elle leur apprendra du moins de bonne heure à être sagement économes, et à craindre la prodigalité qui perd souvent les jeunes gens.



XXI. *Jupiter, la Modestie et les autres vertus.*

L'HOMME sans la vertu, n'est rien.
Jupiter s'en apperçut bien.
Aussi quand autrefois par sa toute-puissance,
Ce souverain maître des cieux
Des humains eut produit l'engeance (1),
Il voulut, pour les rendre heureux,
Que toutes les vertus vinssent loger chez eux.
Sa volonté fut accomplie;
Mais par malheur, la Modestie
Vint après les autres vertus,
Qui d'abord avoient pris la place,
Si bien qu'elle n'en trouvoit plus.
Confuse de cette disgrace,
Elle alloit retourner au céleste séjour;
Quand pour lui marquer son amour,
Jupiter par ces mots vint adoucir sa peine:
Si pour vous ici bas, ainsi que pour vos sœurs,
Je n'ai point assigné de demeure certaine,
Vous n'en aurez pas moins de part à mes faveurs.
Chacune des vertus a son petit domaine,
Et je leur ai donné divers départemens;
Mais pour vous, vous serez leur reine,

(1) La race.

Et vous présiderez à tous leurs mouvemens.
Ainsi parla Jupin. Toute la compagnie
Reçut avec respect cette suprême loi;
Et c'est depuis ce tems, que sans la Modestie,
Il n'est point de vertu qui soit de bon alloi (1).

(1) Qui soit une véritable vertu.

XXII. *L'Eléphant et le jeune Lion.*

Un éléphant un jour trouva sur son chemin,
Un jeune lion orphelin
Dont l'air respiroit la tristesse.
Le voyant malheureux, sans père et sans appui,
Notre bon éléphant (1) le conduisit chez lui,
Le traita comme un fils qu'on aime avec tendresse;
Et comme il faut toujours instruire la jeunesse,
Sans cesse il lui donnoit les plus sages avis.
Il lui disoit sur-tout : Garde-toi bien, mon fils,
Garde-toi de suivre la pente
Qu'ont tous ceux de ta race à la férocité.
On leur fait ce reproche; il est bien mérité.
Des hôtes des forêts ils sont tous l'épouvante.
Toi, deviens-en l'amour par ta bonté.
La source du bonheur est dans la bienfaisance.
L'élève avec reconnoissance,
Paroissoit écouter cette sage leçon,
Et promit bien, foi de lion,
Que loin d'être cruel, féroce et sanguinaire,
Il seroit doux comme un mouton.

(1) L'éléphant est un des animaux les plus grands et les plus robustes; mais il n'a rien de féroce. Il est au contraire naturellement bon, et il ne s'irrite que lorsqu'on provoque sa colère par quelque mauvais traitement.

Cette promesse étoit sincère ;
Mais il falloit l'exécuter ;
Et la jeunesse est si légère,
Que sur ses bons propos on ne peut pas compter.
Cependant tant qu'il fut sous les yeux de son maître,
Ferme en sa résolution,
Il fut paisible, humain et bon,
Ou du moins il sut le paroître.
Mais il cessa bientôt de l'être,
D'abord qu'il fut devenu grand.
Alors il quitta l'éléphant,
Pour rejoindre ceux de sa race ;
Et là, plus de leçons, d'exemples de bonté :
Les lions n'en donnoient que de férocité.
Il les voyoit tous les jours à la chasse,
Se ruer et faire main basse
Sur tous les animaux qu'ils trouvoient sur leurs pas.
Ce spectacle d'horreur d'abord ne lui plut pas :
Aux leçons de son maître il étoit trop contraire.
Mais comme dans son caractère
La nature avoit mis un fond de cruauté,
Bientôt l'aspect du sang cessa de lui déplaire ;
Bientôt même il en fut flatté ;
Et croyant qu'il pouvoit prendre pour son modèle
De ceux qui l'entouroient la conduite cruelle,

Au lieu de se montrer aussi doux qu'un mouton,
Il devint à la fin pire encor qu'un lion.

L'instruction est salutaire :
Elle forme à-la-fois et le cœur et l'esprit.
Le mauvais exemple au contraire,
Les corrompt et les pervertit.
En vain donc, mes enfans, pendant votre jeunesse,
Un père, un maître vertueux
Vous auroient-ils donné des leçons de sagesse ;
Si vous ne fuyiez pas des hommes vicieux
L'amitié, le commerce, et même la présence ;
Leur exemple contagieux
Infecteroit bientôt vos mœurs, votre innocence,
Et vous rendroit méchans comme eux.

XXIII. *Le Peuplier et le Pêcher.*

Enorgueilli de sa hauteur,
Un peuplier des plus grands, avec un ton moqueur,
Insultoit un pêcher que sa petite taille
Lui faisoit regarder comme pure canaille.
Il vous le traitoit d'avorton,
De nain, de petit mirmidon.
Mais pour lui, c'étoit autre chose.
Il portoit, disoit-il, sa tête jusqu'aux cieux;
Et de peu s'en falloit que s'égalant aux dieux,
Il ne fît son apothéose (1).
Le pêcher indigné de ce ton orgueilleux,
J'en conviens, lui dit-il, ta grandeur en impose;
Mais dis-moi, mon ami : qu'est-ce que tu produis !
Rien. Tu n'es qu'un arbre stérile.
Moi, je m'élève peu; mais je donne des fruits,
Et par là, je me rends utile.
Aussi bien que je sois petit,
On me recherche, on me chérit,
Dans les plus beaux jardins on me donne une place;

(1) Il ne se donnât pour un dieu.

Tandis que tu vois qu'on t'en chasse,
Et qu'on te souffre à peine à l'entour des fossés.
Cela doit te prouver assez
Que quelque grand qu'on soit, on n'est pas estimable,
Lorsque l'on ne fait aucun bien.
Ce pêcher-là parloit en être raisonnable :
On ne peut estimer ce qui n'est bon à rien.

XXIV. *La Poule, les Poulets et les petits Canards.*

A maints petits canards, comme à plusieurs poulets,
Une poule en couvant avoit donné naissance (1).
On sait qu'il est entr'eux beaucoup de différence,
Mais sans avoir égard à leurs différens traits,
La poule avoit pour tous une égale tendresse.
Bien des mères n'ont pas une telle sagesse.
La nôtre surveilloit ses petits avec soin ;
Et quand ils alloient un peu loin,
D'abord craignant pour eux, (tout alarme une mère)
D'une voix irritée, elle les appelloit.
Soudain chacun d'eux accouroit ;
Et faisant succéder l'amour à la colère,
Sous ses aîles alors elle les rassembloit.
Un jour faute d'expérience,
Elle les conduisit sur les bords d'un ruisseau ;
Et voilà nos canards qui se jettant à l'eau,
Y nagent avec complaisance,
Et même d'y plonger se font tous un plaisir.

(1) On fait ordinairement couver les œufs de canard par des poules.

La poule craignant pour leur vie,
S'imagine qu'ils vont périr.
Elle se désole, elle crie :
Sa voix sur tous les tons, appelle les fuyards;
Mais elle a beau crier, appeler; les canards
Ne songent qu'à se satisfaire,
Et la laissent se désoler.
Alors voulant la consoler,
Quelqu'un lui dit : Pourquoi cette douleur amère!
Eh! quoi! ne savez-vous donc pas,
Que l'amour maternel fait souvent des ingrats!
L'accident qui vous désespère,
Parmi les hommes même est assez ordinaire;
Et chez eux, tous les jours, on trouve des enfans
Qui pour se satisfaire et suivre leurs penchans,
Méprisent la voix de leur mère.
La seule chose en quoi leur conduite diffère,
C'est que dans ces enfans mal nés,
La désobéissance est toujours volontaire;
Au lieu que vos canards par l'instinct entraînés,
Font nécessairement ce qu'il les porte à faire.
Mais cette différence excuse vos petits,
Et nous fait mieux sentir le tort des mauvais fils.

XXV. *Le Renard et l'Ane.*

Dans le tems qu'au clair de la lune,
Un renard vieux et fin matois,
Rodoit par les champs et les bois,
A dessein de chercher fortune,
Il rencontra sur son chemin,
Un défilé profond, un sentier difficile,
Coupe-gorge parfait, vrai poste d'assassin,
Vrai tombeau de gibier. Notre renard habile
En vit le danger, et d'abord
Songeant à revirer de bord,
Holà! s'écria-t-il, ce pas-ci m'a la mine
De renfermer quelque piége secret.
Il me semble y voir un filet,
Ou bien un braconnier qui fonde sa cuisine
Sur le premier passant qui fera le trajet.
Mais qu'il m'attende bien: il fera maigre chère,
S'il n'a que moi pour tout butin.
Ainsi parloit le fin compère,
Lorsqu'un âne arrêté sur le bord du chemin
Lui tint à-peu-près ce langage:
Eh! quoi! maître renard, vous manquez de courage!
Vous qui fûtes toujours si rempli de valeur,
Vous reculez! hélas! que devient votre honneur!
Déja plus d'un lièvre timide

A franchi ce sentier qui vous fait tant de peur.
J'admire, dit Bertrand, leur courage intrépide;
Mais pour les imiter, oh! je n'en ferai rien.
Si les autres sont fous, Renard veut être sage.
Après cette réponse, il partit et fit bien.
On ne peut qu'approuver sa fuite et son langage.
Si nous savions agir et penser comme lui,
Les mauvais exemples d'autrui
Causeroient parmi nous beaucoup moins de ravage.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES.

A

L'Abeille et le Papillon. Page 64
L'Alouette et le Miroir. 39

B

Les deux Bateliers. 4
Le Berger, les Paysans et le Loup. 171
* *Le Bœuf et l'Ane.* 167
* *La Brebis, l'Agneau et le Berger.* 96

C

* *Le Carlin et le Chat.* 81
* *La Carpe et le Carpillon.* 161
Le Chasseur et les Convives. 193
Le Chat, le Serin et le Miroir. 188
Le Chêne et l'Arbrisseau. 7
* *Les deux Chevaux.* 182
Le Chien qui a mordu son maître. 48
* *Le Cordonnier et le Singe.* 178

D

* *La jeune Dame et la Mode.* Page 145
* *La vieille Dame et le Mendiant.* 169
* *La jeune Demoiselle et le Miroir.* 74
Le Diamant et le Lapidaire. 108
Les deux Diamans. 90
La Douairière et le petit Chat. 50

E

* *L'Ecolier et le Serin.* 186
* *L'Ecolier, la Guêpe et le Laboureur.* 98
L'Ecureuil et l'Enfant. 130
L'Eléphant et le jeune Lion. 201
L'Enfant et les Marrons d'Inde. 30
L'Enfant qui fait le malade. 32
L'Enfant et le Laboureur. 37
L'Enfant et le Serin. 68
L'Enfant et la Vessie. 53
* *L'Enfant et la Poule.* 119
L'Enfant et la Chenille. 154
L'Enfant et le Sabot. 195
* *L'Enfant, le Père et le Singe.* 191
* *Les Enfans, l'Agneau et le Chevreau.* 134
* *Les deux Enfans et les Mouches.* 147
L'Epagneul. 116
L'Epagneul et le Chat. 139

F

Fanfan. Page 163
* *La jeune Fille et la Corne.* 128
Flore et l'Enfant. 165
Le Fou, Socrate et son Disciple. 72
* *La Fourmi et la Mouche.* 114
Les deux jeunes Frères. 78
La Fusée. 149

G

* *La Grangère et la Poule.* 159

H

* *Le jeune Hibou.* 173
* *L'homme Riche et le pauvre Rentier.* 196
* *Les deux Hommes laids.* 112
L'Honneur et l'Opulence. 13

J

Le Jet d'eau et le Ruisseau. 184
Jupiter, la Modestie et les autres vertus. 199

L

Le Laboureur accusé de magie. 110

Le Limaçon sorti de sa coquille. Page 85
Le Lis et le Roseau. 94
* *Le Livre et les Joujoux.* 141

M

Le Maître et le Disciple. 60
Le Maître s'entretenant avec ses Disciples sur la Fable des deux Serins. 46
Le Malade et le Chirurgien. 41
La Mère et l'Enfant malade. 1
La Mère, l'Enfant et la Ruche. 105
* *La Mère, la jeune Fille et le Parterre.* 88
La Modestie, la Pudeur et le Voyageur. 26
* *La Mode et la Vertu.* 83
La Mouche et le Lait. 123
* *La Mouche et le Miel.* 124

O

L'Oison. 76
Les Oranges. 15
L'Ours et ses Petits. 62

P

Le vieux Papillon et le jeune. 25

Les Paquets de poison. Page 24
Le Paysan qui se regarde au miroir. 100
La Perdrix, ses Petits et le Chien de chasse. 150
Le Père, l'Enfant et les deux Poiriers. 195
Le Père, le Jeune homme et le Cheval. 11
Le Peuplier et le Pêcher. 204
Le Petit-Maître devant son miroir. 91
Le Philosophe et le Paysan. 9
Le Pommier et le Poirier. 35
La Poule et les Poulets. 86
La Poule, les Poulets et les petits Canards. 206
Le Prince et les Galériens. 180

R

La Raison, la Religion et la Philosophie. 55
Les Rames et le Gouvernail. 104
Le jeune Rat et le Chat. 18
Le Renard et l'Ane. 208
Le Revenant. 102
Le Roman et l'Histoire. 66
La Rose. 43
La Rose et l'Immortelle. 58
La Rose et la Violette. 143

S

Le Serin. Page 121
Les deux Serins. 44
Les Statues. 132

T

Le Travail et l'Oisiveté. 152
Le Trompette prisonnier et le Vainqueur. 126

V

La Vertu et la Beauté. 137
La vieille Vache et le Bouvier. 20
Le Vieillard et les deux Peintres. 69
La Vigne et le Vigneron. 28

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de H. L. PERRONNEAU, quai des Augustins, no. 44.